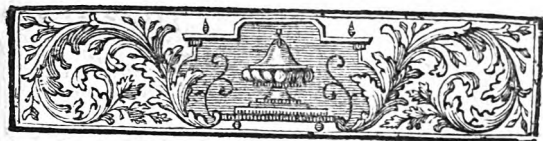


ANTIOCHUS ,

O U

LES MACHABÉES ;

T R A G E D I E .



A MONSIEUR
DE SACY,
DE
L'ACADEMIE FRANCOISE.



MONSIEUR;

*Vous n'avez point ignoré les contesta-
tions qui se sont élevées sur quelques en-
droits de ma Tragedie. C'est à votre ju-
gement que j'en appelle. J'ai crû devoir
subordonner à la Religion l'amour & la*

E P I T R E.

nature même ; mais le langage que j'ai fait tenir à mes Heros , a paru nouveau sur la Scene. Les personnes du siecle n'ont pû regarder comme interessantes ces situations , où il semble qu'il en coûte si peu pour sacrifier tout ce qu'il y a de plus cher dans la vie. Ce n'est que dans un cœur tel que le vôtre , que la vertu ouvre un azile à ces grands sentimens , que j'ai cherché à établir sur des événemens connus , & sur d'illustres exemples. Ceux qui comme vous , MONSIEUR , sont entrez avec un si brillant succès dans la discussion des sentimens , & dans l'analyse des vertus , qui ont recherché , & trouvé les sources les plus pures de l'amitié & de la gloire , qui nous en ont trasé les préceptes & les regles dans ces excellens Traités , dont vous avez enrichi les Lettres ; & qui enfin n'ont donné aux actions heroïques d'autre dignité que celle des principes qui nous déterminent , savent mieux que les autres jusqu'à quel degré de courage , la Religion & la

E P I T R E.

Foi sont capables de nous élever.

Ainsi lorsque j'ai l'honneur de vous dédier ma Tragedie, ce n'est point par le desir seul de donner ce témoignage public de ma reconnoissance, à l'amitié dont vous m'honorez depuis si long-tems, l'interêt de ma réputation me fait encore une necessité de votre approbation & de vos suffrages, & c'est par-là que je suis à portée d'opposer à mes Contradicteurs des lumieres sûres, & des décisions respectables.

J'ai l'honneur d'être avec l'inviolable attachement que je vous dois,

MONSIEUR,

Votre très-humble &
très-obéissant serviteur,



P R E F A C E.

CETTE fortune , qui , selon quelques-uns , préside à la destinée des Pièces de Théâtre , n'est autre chose que le concours des diverses circonstances qui en accompagnent les représentations. La disposition de celle-ci telle qu'elle a été faite d'abord , n'a point subsisté , & les principaux Rôles ont changé de main plusieurs fois.

Mlle Desmares étoit encore au Théâtre , lorsque je travaillois à ma Piece. C'est elle que j'avois en vûë pour le Rôle de Zoraïde ; & je perdis par sa retraite l'avantage de le voir jouer dans toute sa force , & j'ose dire dans toute la beauté que lui donnoit la nouveauté du caractère de Zoraïde. Il me restoit une grande ressource dans Mlle du Clos , & le Rôle de Salmone , quoique moins intéressant , a pris dans ses mains une supériorité qui n'est dûë qu'à elle-même.

Certe expression si vive des passions , qui s'est formée avec la gloire des Corneilles & des Racines , ces tons reglez sur les avis , ou plutôt sur les inspirations de ces deux grands Poètes .

P R E F A C E.

Poëtes, & consacrez, pour ainsi dire, sur la Scene, ont passé, par une heureuse tradition, jusqu'aux Actrices que je viens de nommer, & les graces, la verité & la précision qu'elles ont jettées dans leur jeu, chacune avec des dons du Ciel tout differens, ont achevé le modèle de la déclamation. Ce n'est point assez pour elles de plaire, elles ne se montrent que sous un aspect merveilleux, ou plutôt elles disparoissent en quelque sorte elles-mêmes, & l'illusion est complete. Le Spectateur émû se trouve transporté dans le lieu de la Scene, & ne voit plus en elles qu'Andromaque ou Hermione, Ariane ou Emilie.

Tel est l'effet de ces talens superieurs qui enlèvent l'admiration du Public, ou du moins de la plus saine partie, dont le jugement ne peut être combattu que par ceux qui mettent le goût de la déclamation au rang des modes, & les mines à la place des graces.

La date de la réception des Pièces, & les contestations survenuës pour occuper le Théâtre, ont rejeté la représentation de la mienne dans une saison où on place rarement les Pièces saintes. D'ailleurs le Public étoit prévenu contre un sujet qu'il croyoit doublé d'après M. de la Motte. C'est un Poëte heureux, & d'une grande réputation;

○

P R E F A C E.

mais je ne doute pas qu'il n'ait été le premier à détromper ses amis sur l'affectation qu'ils m'ont donnée, à traiter le même sujet que lui, & après lui. J'étois bien avancé dans ma Tragedie, lorsqu'il commençoit la sienne dans le secret. Je m'en ouvris dans le tems à lui-même ; mais M. de la Motte fut plus modeste que moi ; il ne se vanta point de son travail.

Le voile qui couvroit le nom, & la personne de l'Auteur de la premiere Tragedie des Machabées, fut bien-tôt déchiré, & le respect des Manes de M. Racine, dont quelques-uns vouloient que cette Piece fût un ouvrage posthume, cessa dès la premiere représentation de tenir les esprits en suspens. On reconnut M. de la Motte à sa maniere. Comme il a osé s'affranchir de l'imitation, & lutter successivement contre les plus grands Maitres, il doit regner necessairement dans tous ses Ouvrages un caractere singulier qui le décele. Je vis alors, avec quelque satisfaction, que je pouvois ne me point rencontrer avec lui, & que si je n'avois pas les mêmes ressources, qu'il trouvoit dans son peu d'assujettissement aux incidents que le sujet fournit, je pouvois au moins profiter des beautez qu'il m'avoit laissées, & qu'il auroit pû tenir de la premiere main, c'est-à-dire, de l'esprit de Dieu même.

P R E F A C E.

Le Chapitre de l'Écriture Sainte, où il est parlé particulièrement du plus jeune des Machabées, sembla m'imposer la nécessité de mettre cet Enfant sur la Scene ; & afin que le Lecteur juge par lui-même, si j'ai été bien ou mal fondé, je le prie de trouver bon que je le renvoye au 7. Chap. du 2. Liv. des Machabées.

Quelques-uns m'ont reproché d'avoir traité de telle sorte l'interêt de cet Enfant dans ma Piece, que j'ai prétendu en faire entre les mains d'Antiochus, un moyen de gagner Zoraïde, beaucoup plus puissant sur son esprit, que le salut même de son Amant, & que par conséquent je voulois que la tendre amitié l'emportât sur l'amour. Il n'a pas été question de pousser jusques-là la tendresse de Zoraïde pour Azaël, & mon intention n'a été autre que de faire donner à Zoraïde la préférence à la Religion sur tout autre sentiment. Que son Amant périsse, & qu'il expire dans les tourmens pour la gloire de son Dieu, c'est un sujet d'allégresse pour elle ; qu'Azaël cède à l'attrait des caresses d'Antiochus, & sacrifie sa Religion à l'esperance de tous les traitemens dont on cherche à le flatter ; c'est pour elle le comble du desespoir, & pour la Nation c'est un opprobre éternel. Le sujet de ma Piece est le triomphe de la Foi dans Israël ;

O ij

P R E F A C E :

tout est ramené à ce point. L'unité de l'action est dans la constance, & dans la mort de la Mere & des Enfans. Avec un objet de cette nature, il eût été contre la décence de jeter dans les mœurs de quelques-uns de mes Personnages, toute la vivacité de la galanterie, & toute la chaleur des sentimens. Si ceux qui sont répandus dans ma Piece, édifient les sages, si la Majesté de la Religion y est soutenuë, si je n'ai point altéré la magnificence des expressions de l'Écriture, si des morceaux détachés y font impression par les verités & les images qu'ils renferment, je me consolerais d'avoir manqué d'y établir ce fond d'interêts, qui met les passions dans son parti, & qui ne touche le cœur qu'en réveillant notre foiblesse.

Je ne répondrai point à l'objection qui m'a été faite sur le discours d'Antiochus au Peuple Juif; on n'a qu'à lire dans Joseph, si jaloux lui-même de la gloire & de la loi d'Israël, de quelle maniere ce même Antiochus traite la Nation, & le culte des Juifs, & on verra combien j'en ai adouci le mépris & les menaces.

Il semble qu'il ne sera plus permis d'exposer sur la Scene les grandes verités de la Religion; & que tout ce qui impose un certain respect doit necessairement refroidir l'action de la Tragedie. On commence mêm-

P R E F A C E.

me à en violer dans les Pièces profanes les règles les plus essentielles. Tout y est créé, jusqu'aux événemens ; on n'observe plus ni mœurs, ni caractères ; les beautés qu'on y ramène sont toujours étrangères, & le langage des passions n'a nulle convenance personnelle : l'esprit s'y produit par tout, & dans le sentiment même, les douleurs y sont brillantes, les vertus toujours lestes, les devoirs commodes, & la Religion souple & ingénieuse ; & enfin, si j'ose le dire, c'est une espèce de mascarade, qui s'est introduite sur la Scene.

Personne n'ignore le reproche qui nous est fait au sujet de notre Poëme Dramatique, & combien l'honneur du Théâtre est blessé, d'y voir regner l'amour comme l'intérêt le plus puissant : cet amour même a commencé insensiblement à sortir de ces bienséances austères que la gloire & la vertu lui ont prescrites : & c'est de-là que * l'Illustré Académicien, qui a fait l'Eloge de M. Despreaux, a pris occasion de dire, en parlant des Poësies de Regnier, *qu'il sembloit de son tems que l'obscenité fût un sel nécessaire à la Satyre, comme on s'est imaginé depuis, que l'amour devoit être le fondement, & pour ainsi dire, l'ame de toutes les Pièces de Théâtre.*

* M. de Valincour.



P E R S O N N A G E S.

ANTIOCHUS, Roi de Syrie.

SALMONE, mere des Machabées.

MACHABÉE, l'aîné des sept Enfans
de Salmone, amant de Zoraïde.

ZORAÏDE, amante de Machabée.

AZÆL, dernier fils de Salmone.

PHOSTIME, Ambassadeur de Ptolomé,
Roi d'Égypte.

ELISE, confidente de Salmone.

PHOEDIME, Confidente de Zoraïde.

MENELAUS, Juif, attaché au parti
d'Antiochus.

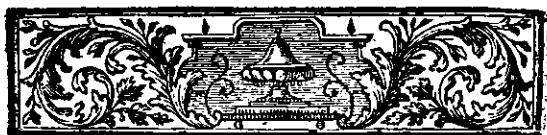
ACHAS, confident d'Antiochus.

ALCIME, Juif, confident de Ménélaus.

GARDES.

TROUPE DE JUIFS.

*La Scene est à Solime, autrement Jeru-
salem, dans un Sallon du Palais
des anciens Rois d'Israël.*



ANTIOCHUS,

OU

LES MACHABÉES.¹

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

MENELAUS, ALCIME.

MENELAUS.

N

ON, tout cet appareil ne doit point te
surprendre,

Alcime. Dans ces lieux, le Vainqueur va
se rendre ;

Et sur ce Trône assis, couronnant ses
exploits,

A nos Juifs assemblez, il doit dicter ses Loix.

Voudroit-il abolir nos usages , nos Fêtes ?
 Et, de ses Dieux, qu'il croit auteurs de ses Conquêtes ;
 Vengeant avec éclat l'injurieux mépris,
 Prétend-il asservir jusques à nos esprits ?
 Mais lorsqu' Antiochus triomphe de Solyme ,
 Que libre seul , ici , du joug qui nous opprime ,
 Ménelaüs joutit de la faveur du Roy ,
 D'où naît ce trouble, en lui , qui me glace d'effroy ?

MENE LAUS.

Ah ! si, du cœur des Rois, il est quelque science,
 Peut-on prendre, dis-moi, la moindre confiance.
 Dans ces mêmes Héros que nous avons servis,
 Contre les droits du Sang, & l'honneur du Pays ?
 Mais, Alcime, s'il faut te parler sans contrainte,
 Il est encor, pour moi, d'autres sujets de crainte.
 Tu sçais que la Thiare alloit ceindre mon front ;
 Mais que bien-tôt couvert d'un éternel affront,
 De mes efforts, des tiens, perdant tout le salaire,
 Je me vis, pour jamais, banni du Sanctuaire.
 C'est alors que, déchû de mes prétentions,
 J'allumai seul le feu de nos dissensions ;
 Et qu'écoutant trop tôt la chaleur qui m'emporte ;
 A nos plus grands revers, moi seul, j'ouvris la porte :
 Antiochus, par moi, de nos projets, instruit,
 Par mes avis secrets, jusqu'ici, s'est conduit,
 Alcime, & sa faveur, selon toute apparence,
 Alloit, de mes Destins, relever l'esperance :
 Mais ces Honneurs, ces Dons, que je me suis
 promis ,
 Peut-être vont passer à mes fiers Ennemis.

ALCIME.

Quel est le fondement d'une crainte pareille ?
 Antiochus....

MENE LAUS.

Arrête, & prête-moi l'oreille.

Après

Après de vains efforts, cedant à son pouvoir,
 Solyme, avec ses murs, vit tomber son espoir.
 Tu sçais quelle vengeance, & quelle barbarie,
 Exerça du Soldat, la premiere furie.
 Dans ces jours, de douleurs & de meurtres com-
 blez,

Antiochus cherchoit nos Trésors recelez,
 Objets, que dès long-temps sa victoire contemple;
 Et, tout sanglant encor, il accourt dans le Temple.
 Là, s'étoient retirez les Femmes, les Vieillards;
 La priere, & les pleurs sont de foibles remparts.
 Antiochus ne suit que l'ardeur qui le guide,
 Lorsqu'à ses yeux le sort presente Zoraïde,
 Fille de Manassè, tu connois ses attraits:
 Du pouvoir de ses yeux j'ai prévu les progrès;
 Le Roy dont tout à coup l'ame parut troublée,
 Des principaux des Juifs ordonna l'Assemblée;
 Et plein de son objet se livre au souvenir
 Des beautés que le Ciel se plut d'y réunir.
 Par son ordre bientôt une garde fidèle
 Est depuis ce moment répandue autour d'elle;
 Et ce nouvel éclat d'un honneur assidu
 Est un second hommage à sa beauté rendu.
 De ce Palais encor pour un tems écartée
 Zoraïde à ses yeux n'y sera présentée,
 Que lorsque sans égard à nos droits les plus saints
 Anthiocus aura déclaré ses desseins:
 Cher Alcime, elle est jeune, & lui couvert de gloire;
 S'il peut mettre à ses pieds l'honneur de sa victoire;
 Dans son cœur jusques-là si l'amour parvenu.....

ALCIME.

Le sang de Manassès ne vous est pas connu.
 Pensez-vous que, souillé du meurtre de son pere;
 Antiochus, Seigneur, puisse jamais lui plaire,
 Et que tous ces honneurs, à ses yeux presentez,
 Lui fassent oublier toutes ses cruauitez?

P.

Mais sçait-il qu'à ses yeux jusqu'alors dérobée ;
Zoraïde est promise au jeune Machabée ?

MENELAUS.

C'est un secret encor dont je veux profiter,
Et qu'au besoin contr'eux je puis faire éclater.
Toujours la jalousie est injuste & cruelle.
Mais Salmone paroît , & son fils avec elle.
Abandonnons ces lieux , viens , marche sur mes pas,
Dans un triste entretien , ne nous engageons pas.

S C E N E II.

SALMONE , MACHABE'E , ELISE.

SALMONE.

N'En doutez point , mon fils , votre mere est
contente :
D'un Peuple tout entier , vous remplissez l'attente.
Assez dans les horreurs de ce triste séjour ,
Au gré de mes souhaits , votre bras s'est fait jour.
La gloire , sur vos pas , engagea vos six freres ;
Leurs efforts ont passé les efforts ordinaires :
Dignes d'un tel exemple , ils n'ont point démenti
Le sang de ces Héros , dont vous êtes sorti.
L'honneur vous en est dû : mais , quoi qu'il en puisse
être ,
Le Ciel , dans ce grand jour , nous donne un nouveau
Maître ;
Et pour le recevoir , ce Trône est préparé.
Antiochus encor ne s'est point déclaré.
Sans vous parer ici d'aucune indépendance ,
Qu'à votre noble ardeur , succède la prudence :
Observez-vous , mon fils. Le vrai zèle est discret
Des desseins du Très-Haut , adorons le secret ;
Il prépare de loin la peine , & le salaire ;

OU LES MACHABÉES.

154

Et ne nous frappe pas toujours dans sa colère.

MACHABÉE.

Je sçai quel prix sa main attache à ses rigueurs :

Et l'espoir ne doit point expirer dans nos cœurs.

Toutefois, sans céder à d'indignes allarmes,

Un mouvement secret me dérobe des larmes.

Mon cœur, qu'en son devoir tout paroît affermir,

Ne peut voir Zoraïde en ces lieux, sans frémir.

Ciel ! avec quelle joye, avec quelle assurance,

Ce cœur, d'Antiochus braveroit la puissance ;

Si dans le noir chagrin, dont il est déchiré,

Ton bras ouvroit pour elle un azile sacré !

Mais, Madame, c'est vous, qu'un pareil soin re-
garde.

Sauvez ce cher dépôt, commis à votre garde :

Dérobez-lui l'horreur, qui regne en ces climats.

Ne craignez rien. Memphis est ouverte à vos pas

De son Ambassadeur, l'entremise secrète

Sçaura vous ménager une prompte retraite.

Du Vainqueur, dans Solyme, il craint peu le cour-
roux.

On sçait ce que l'Egypte a déjà fait pour nous :

Que ses Rois, de Solyme, embrassant la défense

Entre elle & ses Tyrans, ont tenu la Balance.

Au péril, qui nous presse, il faut tout opposer.

SALMONE.

Ah ! ce n'est que sur Dieu, qu'il s'en faut reposer :

C'est en vain qu'aux périls, Zoraïde est livrée ;

Il sçaura la cacher sous son aile sacrée :

Dieu, qui forma son cœur aux devoirs les plus saints ;

La réserve sans doute, à d'augustes desseins ;

Elle y sçaura répondre, & marchera sans crainte

Dans l'immuable loi, que son cœur porte empreinte ;

Du sang d'Eléazar, ces lieux encor fumans,

Théâtre de sa gloire, & de ses longs tourmens

Du Temple profané la Majesté sacrée ;

P ij

ANTIOCHUS ;

Des Prêtres du Seigneur l'Elite massacrée ;
Sous ses murs embrasez Israël abbatu,
Ce sont là les garands, mon fils, de sa vertu.

MACHABE'E.

Et c'est cette vertu, qui fait trembler pour elle :
Si le Ciel, d'Israël prend encor la querelle,
Méritons les faveurs, qu'il peut nous accorder :
Lui-même il nous ordonne enfin de nous aider :
De trop de confiance, il s'irrite peut-être.
Si la vertu n'agit, elle cesse de l'être.
Mais que dis-je ? Israël est-il donc sans recours ?
Ignorons-nous enfin, nous-mêmes nos secours ;
Ces fieres Légions, qu'à la faveur des ombres
'Asaph recèle encor dans des cavernes sombres,
Lieux vastes & profonds, où leurs Chefs en cour-
roux

N'attendent qu'un signal, pour marcher jusqu'à nous ?

SALMONE.

Gardez de vous flatter ? d'Israël, qui l'implore,
Dans le secret de Dieu, le salut est encore.
Ne cherchons point, mon fils, à percer ses Decrets :
Mais déjà tout un Peuple inonde ce Palais.
Il n'en faut point douter, Antiochus s'avance.
C'est lui. Ciel ! en quel lieu tu souffres sa presence ;
Lieu terrible, où d'un Dieu le serment solennel,
'Avec tous nos Ayeux, fit un pacte éternel !

S C E N E III.

ANTIOCHUS, SALMONE, MACHABE'E ;
MENELAUS, ALCIME, ACHAS, ELISE.
Suite d'Antiochus, Troupe de Juifs.

ANTIOCHUS.

PEuples, écoutez-moi. Suspendez vos allarmes ;
Le Ciel, vous le voyez, favorisé mes armes,

Et lui-même arrêtant vos projets inhumains ;
 A remis contre vous sa vengeance en mes mains.
 L'Ambassadeur d'Égypte , attendu dans Solyme ,
 Flatte peut-être encor l'espoir qui vous anime :
 Mais ses yeux seulement y feront les témoins
 De l'éclat de ma gloire , & du fruit de mes soins.
 De vos premiers Hébreux , les Tribus vagabondes ;
 Vil & pâle rebut du caprice des ondes ,
 Que la Mer , sur ses bords , vomit avec horreur ,
 Promenerent long-temps leur faim , & leur fureur ;
 Leur fier Législateur , dans sa vaste entreprise ,
 Leur présenteoit au loin une terre promise.
 Dans les déserts brûlans les uns ensevelis ,
 Dans de stériles vœux tous les autres vieillis ;
 Rien n'en pût détromper l'esperance indiscrete.
 Leur zèle dévoroit cette heureuse retraite,
 Où dans les soins pompeux d'un culte solennel ;
 Ils devoient rencontrer un repos éternel ,
 Rare & solide fruit d'une gloire éclatante.
 Où se termine enfin cette superbe attente ?
 L'Univers les a vûs de toutes parts errans ,
 Fugitifs en tous lieux , & jamais Conquerans.
 De l'esprit des Hébreux , une longue pratique ;
 De leur Chef attentif , guida la politique ;
 Et toujours de son Dieu l'organe & l'instrument ;
 Tantôt sous l'appareil d'un divin châtiment ,
 Par le meurtre des siens exerçant sa vengeance ;
 Il fondoit en secret sa cruelle puissance ;
 S'assuroit par l'effroi de leur fidélité ,
 Et tantôt abusant de leur crédulité ,
 Ou tournant à son gré les jeux de la nature ;
 Des menaces du Ciel voiloit son imposture ;
 A quelle folle erreur ne sont point amenez
 Des esprits à leur joug si long-temps façonnez ?
 Les maux , comme les biens , tout sert un vain Ora-
 cle.

162 ANTI OCHUS ;

Sous leurs yeux , sous leurs pas , tout leur semble un miracle ;

Et ce que la nature offre aux plus malheureux ,
C'est la main de leur Dieu , qui s'ouvre alors pour eux ,

C'est même dans l'opprobre , où sa faveur éclate.
Eh ! qu'a donc prétendu , dans l'erreur qui le flatte ,
Du reste des mortels un peuple séparé ,
Et des Rois & des Dieux l'ennemi déclaré ;
Qui , d'un ordre sacré , couvrant son injustice ;
Rend , de ses attentats , le Ciel même complice ;
Toujours plus orgueilleux , plus il est abattu ;
Par piété perfide , & cruel par vertu ?
Ah ! sans pousser trop loin tous les droits de la

guerre ,
D'une Secte odieuse , au moins purgeons la terre.
Je veux qu'en ses abus le Temple reformé ,
Au culte d'Israël désormais soit fermé ;
Qu'à nos Dieux de vos fruits présentant les pré-

mices ,
Ils y soient seuls l'objet de tous vos sacrifices ;
Qu'au glaive sur l'autel loin d'être présenté ,
De vos fils au berceau le sang soit respecté.
Quels que soient les presens , que vous fait la nature ;
N'en envisagez point comme une offrande impure ;
Et parmi vous , usez de ses secours certains ,
Sans craindre désormais d'en souiller vos festins.
Mais qu'est-ce que je vois ? Chacun de vous frissonne ?
Ah ! j'atteste le Ciel , que n'exceptant personne ,
Si quelqu'un à mes Loix ose contrevenir ,
Des plus cruels tourmens je sçaurai le punir.
L'impie éprouvera son châtement sur l'heure.
Sortez tous ; & que seul Ménélaius demeure ,

S C E N E I V.

ANTIOCHUS, MENELAUS; ;

ANTIOCHUS.

ET toi, dans mon parti, dès long-tems engagé ;
Rends - moi compte des soins, dont je t'avois
chargé.

MENELAUS.

Dans un moment, Seigneur, vous verrez Zoraïde :
Je ne sçai point encor quel mouvement la guide ;
J'ai trouvé peu d'obstacle à vos justes desirs ;
On n'a point opposé de pleurs, ni de soupirs.
Ou c'est orgueil en elle, ou nos Juifs en allarmes ;
Pour calmer vos rigueurs, ont recours à ses charmes ;
Et parmi les périls, offerts de toutes parts,
Attendent leur salut de ses premiers regards.

ANTIOCHUS.

Je ne le cele point, à sa première vûë
Mes sens se sont troublez, mon ame s'est émûë ;
Et quoi que dans son cœur on eût jetté d'effroi
Tant de charmes jamais ne s'offrirent à moi.
Suivons sans balancer ce que l'amour m'inspire.
Elle entre : laisse moi, & vous* qu'on se retire.

* *Aux Gardes qui conduisent Zoraïde.*

S C E N E V.

ANTIOCHUS, ZORAÏDE, PHOEDIME;

ANTIOCHUS.

JE sçai que rehaussant la Majesté des Rois ;
La Victoire, Madame, étend au loin ses droits ;

P iiiij

Mais sans trop nous flatter de ses faveurs suprêmes ;
 Jamais le vrai bonheur ne dépend de nous-mêmes ;
 C'est en vain que les Juifs soient soumis sans retour ;
 Si vous n'achevez pas l'honneur d'un si beau jour .
 Quelque prix qu'on attache à la gloire des armes,
 Ce qui manque à la mienne en dérobe les charmes.

ZORAÏDE.

Sans discuter les droits d'un Vainqueur en courroux ;
 C'est déjà trop pour moi de m'offrir devant vous.
 Et que prétend ici votre injuste contrainte
 D'un cœur, qui ne connoit ni l'espoir, ni la crainte ;
 Qui parmi les horreurs, que ce jour réunit,
 Adore, en gémissant, un Dieu qui nous punit ?
 Sans doute, vous vouliez, poussant votre colère ;
 Me montrer ce Palais, teint du sang de mon pere ;
 En souiller mes regards ; & c'étoit à vos pieds
 Le spectacle cruel, que vous me prépariez ?
 Par mes malheurs enfin je puis compter vos crimes :

ANTIOCHUS.

Madame, je le sçai, parmi tant de Victimes,
 Qu'en ces lieux désolés s'immola mon courroux ;
 Le vaillant Manassès est tombé sous mes coups.
 Mais enfin de la guerre on sçait les Loix austères :
 Que de crimes commis souvent involontaires !
 Avec la cruauté, la vertu se confond ;
 Et, de nos attentats, c'est le Ciel qui répond.
 Vous-même enfin goûtez une pleine vengeance.
 De vos regards, sur moi, connoissez la puissance.
 J'en atteste le Ciel, que j'ai trahi pour eux ;
 Je suivais sans égard un devoir rigoureux :
 Mais je vous vis alors, Madame, & mon audace
 A des transports plus doux ceda bien-tôt la place ;
 Et Solyme elle-même, au nombre des Vaincus,
 Fut dès-lors à bon droit compter Antiochus.
 Je vois quels traitemens votre fierté m'apprête.
 Ah ! que vos yeux du moins connoissent leur con-
 quête ,

Madame ; & me plaignant vous-même à votre tour,
 Ecoutez sans courroux l'aveu de mon amour.

ZORAIDE.

Quelle honte en mon ame , ô Ciel ! s'est élevée ,
 Et m'apprend , à quels maux , tu m'avois réservée !
 Antiochus ici me déclare ses feux !
 Moins cruel mille fois pour ce sang malheureux....

ANTIOCHUS.

Je le vois bien , né Juif , dans une race obscure
 Le Ciel de vos mépris m'eût épargné l'injure.
 Que dis-je ? De ce Dieu , qu'adore votre cœur ,
 Ai-je pu jusques-là concevoir la rigueur ?
 Soit respect , soit qu'en vous mon amour le confonde ;
 Madame , je le crois l'arbitre seul du monde :
 Déjà sa Loi sacrée , emprunte de vos yeux
 Un pouvoir , que n'a point tout le reste des Dieux.
 Au-delà de vos vœux son intérêt me touche...

ZORAIDE.

Pensez-vous louer Dieu , le blasphème à la bouche ;
 Et qu'ici mon orgueil puisse prendre pour moi
 De frivoles respects , dont s'indigne ma foi ?
 C'est à Dieu seul , qu'est dû le souverain hommage ;
 S'il est de sa splendeur quelque vivante image ,
 C'est un cœur pur , un cœur soumis à ses arrêts ,
 Qui pour lui des tourmens brave tous les apprêts.

ANTIOCHUS.

Quels que soient les objets , que votre ame envisage ;
 Réservez vos vertus pour un plus noble usage.
 Par vous , à ma clémence , ouvrant tous les chemins ,
 Israël voit encor son salut dans vos mains.

ZORAIDE.

Je ne m'allarme point de son état funeste.
 Je suivrai mon devoir ; & laisse à Dieu le reste.
 Je sçai , dans ces revers , ce qu'exigent de moi
 La gloire de mon sang , ma Patrie , & ma foi.
 Quelle que soit enfin l'ardeur qui vous anime ;

N'allez point de vos feux séparer votre estime ;
 J'ignore quel espoir vous vous êtes permis.
 Lorsqu'il faut me compter parmi vos ennemis ;
 Mettez votre clemence au rang de mes disgraces ;
 Au lieu de la pitié , prodiguez les menaces.
 Et prisant vos faveurs moins que vos châtimens ,
 Connoissez Israël à de tels sentimens.
 Adieu.

S C E N E VI.

ANTIOCHUS *seul.*

J'Atteste ici la grandeur souveraine ;
 Israël recevra le prix de tant de haine.
 Ta folle erreur t'abuse , & je vais dans ces lieux ;
 Servir tout à la fois mon amour , & les Dieux.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCÈNE I.

ANTIOCHUS, MENELAUS.

ANTIOCHUS.

Q Uoi ? le Ciel à mes vœux mettroit un tel obstacle ?
 Au milieu des horreurs, dont tu vois le spectacle,
 Zoraïde ?

MENELAUS.

Oùï, Seigneur, vous avez un Rival ;
 Voilà de son orgueil le principe fatal.
 Par-là, d'un fier mépris contre vous prévenuë ;
 De l'aveu de vos feux, troublée à votre vûë,
 Elle s'en indignoit ; & son superbe cœur
 Vous traitoit en esclave, & non point en Vain-
 queur.

ANTIOCHUS.

Mais quoi ? pour me servir, ton ardeur empressée ;
 Sur nul objet encor n'arrêre ta pensée ?

MENELAUS.

Ce secret ne sçauroit échaper à mes soins.
 J'assiège Zoraïde en tous lieux de témoins ;
 Il suffit à leurs yeux de la moindre étincelle.
 L'amour le plus prudent tôt ou tard se décele.
 Ainsi dans les soupçons, qui viennent me frapper ;
 Songez que vos arrêts doivent enveloper
 Cet objet, quel qu'il soit, d'une folle tendresse.

Et s'il faut une fois que le péril le presse ;
 Vous verrez à vos pieds, prompte à le secourir ;
 A sa défense alors Zoraïde accourir.
 Pour suivez seulement votre grande entreprise.
 C'est servir le transport, dont votre ame est éprise ;
 C'est hâter le bonheur.

ANTIOCHUS.

J'approuve tes discours ;
 Et ma gloire aussi-bien, en reprendra son cours.

MENE LAUS.

Le peuple, quels que soient les moyens, qu'on in-
 vente,

Des exemples obscurs, rarement s'épouvante ;
 Mais s'il perd une fois quelque superbe appui,
 La chute l'en ébranle, & le ramene à lui,
 Toutes prétentions semblent alors tombées.
 Vous avez dans vos mains les jeunes Machabées ;
 De nos plus grands Héros, rejettons belliqueux ;
 Et leur mere Salmone autant à craindre qu'eux :
 De leur Religion, avec le lait succée,
 L'image, par ses soins, sans cesse est retracée.
 C'est par eux, qu'il vous faut, Seigneur, exécutez
 Le projet, que vous-même avez fait éclater.
 Tout un peuple, pour eux brûlant du même zèle ;
 A leurs ordres encor est demeuré fidele.
 Mais c'est peu qu'à nos Chefs, liez par mille nœuds ;
 Des Pontifes sacrez le sang revive en eux ;
 L'Egypte les protège, & du Roy Ptolomée
 La faveur au dehors enflait leur renommée,
 Et de leur rang ici soutenoit la splendeur.
 L'on dit même, l'on dit, que son Ambassadeur ;
 Que chacun dans ce jour attend en cette place,
 A déjà contre vous, rallumé leur audace.

ANTIOCHUS.

J'ignore quels projets sont remis dans ses mains ;
 Mais son Maître jouit de l'appui des Romains.

Je te croirai pourtant. Que de mon ordre instruite,
Par tes soins, en ces lieux, Salmone soit conduite.]

SCENE II.

ANTIOCHUS *seul.*

O Toi ! Fille du Ciel, auguste Vérité,
Combien, à tes dépens, nos faits ont éclaté !
Aux yeux de l'Univers notre orgueil les déguise.
Ainsi sous l'appareil d'une illustre entreprise,
Me voilà le Vengeur de l'honneur des Autels.
J'embrasse, je poursuis les droits des Immortels.
Mais de ce grand dessein, dont la Terre est saisie,
Quel est donc le motif secret ? La jalousie.
Toujours d'un faux objet, nos projets revêtus ;
A nos propres regards dégradant nos vertus,
Sans cesse aux yeux d'autrui consacrent nos foibles.
Ciel ! C'est dans tes decrets, tout ce que tu nous
laisses.
Mais on vient. C'est Salmone. Ah, Dieux ! à son
aspect,
Que mon cœur est ému de trouble, & de respect ?

SCENE III.

ANTIOCHUS, SALMONE.]

SALMONE.

S Seigneur, car de mon rang je puis sans trop
descendre,
Appeller de ce nom l'héritier d'Alexandre,
Souffrez que rappelant son ombre du tombeau ;

J'expose à vos regards un modèle si beau.

Ce Héros, d'Israël avoit juré la perte :

Ses desseins éclatoient par tout à force ouverte ;

De Tyr, & de Gaza les murs encor fumans,

Etoient de son courroux d'éternels monumens.

Il marcha vers Solyme. Israël en allarmes

N'avoit pour tout secours, que ses vœux, & ses larmes.

Qu'espérer en effet dans cette extrémité ?

Mais du courroux du Ciel le temps est limité.

Que peuvent contre lui d'innombrables Cohortes ?

A ce grand Conquerant, Solyme ouvrit ses portes ;

Instruit du fier courroux, dont son cœur étoit plein,

Le Pontife Jadus, dans son habit de lin,

Des Prêtres & du Peuple, entraînant l'affluence ;

Au-devant de ses pas marchoit en assurance.

Sur l'ornement sacré, dont son front étoit ceint,

Brilloit, de l'Eternel, le nom auguste, & saint.

Et Dieu sans doute alors le couvroit de sa gloire ;

Et ce que le Pontife à peine auroit pu croire,

Alexandre, Seigneur, saisi d'un saint respect,

S'avance seul vers lui, se courbe à son aspect :

Croit voir en lui le Dieu, qui sembla lui prédire

Que des Persans un jour il détruiroit l'Empire.

Ainsi ce Roy, fameux par tant d'exploits divers,

Devant qui si long-temps s'étoit tû l'Univers,

Dans son étonnement garde un profond silence ;

Et du Dieu d'Israël adora la puissance.

ANTIOCHUS.

Que sert de rappeler un pareil souvenir ?

Cet exemple en ce jour doit peu me retenir.

Et les temps, & les lieux, tout est changé, Madame ;

Ce Dieu même, sur qui se repose votre ame,

A retiré de vous son aide, & son pouvoir.

SALMONE.

Ce qu'il a fait pour nous rallume notre espoir ;

Dans le cours éclatant de nos vastes misères ,
 De mille affreux périls , il garantit nos Peres ,
 De leur captivité brisa les fers honteux ,
 Et par lui la Mer s'ouvre , & s'enfuit devant eux.
 Dans ses gouffres profonds le Juif trouve un passage ;
 Et dissipe Amalec , qui l'attend au rivage.
 Que dis-je ? Des méchans , les complots criminels
 Conduisent à leur but ses decrets éternels.
 La fin de leurs projets est présente à sa vûë.
 De moyens tout-puissans , sa sagesse est pourvûë.
 Il souïrit en secret d'un triomphe trop vain ;
 Et la chute des Rois est un jeu de sa main.

ANTIOCHUS.

Du Jourdain teint de sang , par d'éternels ravages ;
 Une juste fureur désola les rivages.
 De vos malheurs , du moins , rappelez-vous le cours.

SALMONÉ.

'Ah ! du sein de nos maux naissent tous nos secours.
 A nos calamitez , succède un sort prospère.
 De son Peuple toujours l'Eternel est le pere.
 Son bras l'éprouve , alors qu'il paroît l'accabler ;
 Et quand il nous punit , c'est à vous de trembler.

ANTIOCHUS.

Israël , enyvré de l'espoir qui le flatte ,
 Des rives du Jourdain jusqu'aux bords de l'Euphrate ;
 Par de nouveaux exploits , cherchant à s'aggrandir ,
 De ses derniers malheurs , peut , s'il veut , s'applau-

dir.

Pour moi , je l'avouïrai , dans les bras de la gloire ;
 J'ignore ces retours , qu'entraîne la victoire.
 Je vois Solyne aux fers , & ne voi rien de plus.
 Mais , Madame , tranchons des discours superflus.
 C'est assez vous nourrir d'une vaine chimere :
 Et comme Israélite enfin , & comme mere ,
 Libre d'un fol espoir tant de fois démenti ,
 Prenez , il en est temps , un plus sage parti.

A tout un peuple entier , donnez un grand exemple ;
Et venez avec moi purifier le Temple
De superstitions , d'usages odieux.

SALMONE.

Moi ! que brûlant l'encens sur l'Autel de vos Dieux ;
Que par des sentimens à tous les miens contraires ,
J'abandonne nos Loix , & le Dieu de nos Peres !
Qu'oubliant un moment sa gloire , & ses bienfaits ;
Moi - même je me livre au plus grand des forfaits !
Dût s'armer contre moi votre haine implacable ,
Du plus leger oubli , ma foi n'est point capable.
Contre un culte si saint , où tout crime est égal....

ANTIOCHUS.

O d'un Peuple crédule aveuglement fatal !
Je vois mes volontez sans cesse démenties.
Respectez-les ; ou bien les premieres hosties ,
Qu'immolera ma main à nos Dieux en courroux ;
Songez-y , ce fera vos sept Enfans , & vous.
Sans doute , en vos projets le zèle , qui vous guide ;
A séduit avec eux le cœur de Zoraïde.
Votre exemple la perd , & je sçais à quel point....

SALMONE.

Qui ? moi , Seigneur ?

ANTIOCHUS.

Oui , vous.

SALMONE.

Je ne m'en défends point ;

Je l'aime ; sa vertu , dans Solyme adorée ,
Passe encor la beauté , dont le Ciel l'a parée.
L'illustre Manassès , à notre espoir ravi ,
Descendoit , comme moi , d'un Enfant de Levi ;
De sa fille , Seigneur , les bontez infinies
Exercent avec soin dans nos ceremonies ,
Le dernier de mes fils , & cultivant sa foi ,
Du vrai Dieu dans son cœur ses mains gravent la
Loi :

Elle

Elle joint à son zèle une pieuse adresse.
Une sœur pour son frere auroit moins de tendresse.

ANTIOCHUS.

Madame, sans entrer dans des propos si vains,
Profitez des instans, que je laisse en vos mains.
Du sang Asmonéen je sçai la noble audace;
Je connois Machabée, ornement de sa race.
Instruisez-le à loisir de tout cet entretien.
Je vais vous l'envoyer. Adieu. Songez-y bien.
Du plus pur sang des Juifs, vous devenez comptable.
De leur Dieu, quel qu'il soit, le Conseil redoutable.
Reproûve tant de zèle en ce commun effroi,
Et le salut des siens est sa premiere Loi.

S C E N E IV.

S A L M O N E seule.

HE quoi! dans le besoin mon ame s'intimide!
Si dans sa foi jadis Abraham intrépide,
Sur le bucher fatal, par lui-même dressé,
Offrit son sacrifice, à ta gloire adressé,
Grand Dieu! ta main en lui soutenoit ton ouvrage.

Quand je fais plus pour toi, donne-moi son courage.
Il n'immoloit qu'un fils, lorsque ton bras puissant
Détourna dans ses mains le glaive menaçant.
Que dis-tu, malheureuse, en ce desordre extrême?
Arrête. Si tu crains, ne crains que pour toi-même.
A l'aspect du péril dont tes sens sont troublez,
Crois-tu que tes Enfans puissent être ébranlez,
Qu'on puisse sur tes pas les entraîner au Temple?
Ne pouvant le donner, reçois au moins l'exemple
Et d'un si noble effort rassurant tes esprits,
Du sang, qu'ils ont de toi, va recueillir le prix.

SCENE V.

SALMONE , MACHABE'E.

MACHABE'E.

QUoi ! lui-même , vers vous , Antiochus m'en-
voye !

Le Ciel , en nous ouvrant une secrette voye ,
Des fureurs du Tyran , veut-il nous délivrer ?
Ou plutôt est-il jour à pouvoir l'esperer ?
Et quels objets , grand Dieu , frappent ici la vûe !
Au sortir de ces lieux Zoraïde éperdue ,
Craignant pour Israël quelque nouveau malheur ,
Aux pieds de nos Autels a porté sa douleur.
Aux yeux de tout le monde , elle s'est dérobee.
Devant elle est Dieu seul. Le triste Machabée ,
Du Tyran avec elle ignore l'entretien.
Ah ! si sans respecter le plus sacré lien ,
Si pour mettre le comble au transport qui le guide ,
Au mépris de la foi , des pleurs de Zoraïde....

SALMONE.

Ne concevez pour elle aucun sujet d'effroi ,
Mon fils : Le Ciel lui-même est garand de sa foi.
Mais songez que ce jour , ce jour vraiment funeste ,
De la foi d'Abraham , doit rallumer le reste.
Israël jusqu'ici de toutes parts pressé ,
Jamais de tant de maux ne s'est vû menacé.
Dans ce cours malheureux de projets sanguinaires ;
C'est à vous à donner l'exemple à tous vos freres.
Montrez dans les momens , qui vous sont reser-
vez ,
Quel Sang vous a fait naître , & quel Dieu vous
servez.

MACHABÉE.

Quels que soient nos périls , n'en doutez point ,
Madame ,

Ce jour éclairera le zèle qui m'enflâme ,
Et ne présumez rien dans mon cœur combattu
D'indigne de mon Sang , & de votre vertu.

SALMONE.

Ce zèle ardent , mon fils , & ce noble courage
Ne viennent point de nous. Ils font l'unique ouvrage
Du Dieu , qui vit le monde éclore sous sa main.
Comment même , ô mon fils ! vous formai-je en
mon sein ,

Aux loix de la nature , en esclave asservi ?
Dieu seul vous donna l'ame , & l'esprit , & la vie :
Et chargeant votre foi de desseins éclatans ,
En a porté le prix même au-delà des temps.

MACHABÉE.

Ah ! j'entens. C'est par nous , que le Tyran com-
mence ,

Madame , & qu'abusant de ce pouvoir immense ,
Que le Dieu d'Israël lui prête en sa fureur ,
Il veut remplir ces lieux d'une nouvelle horreur.
Je le vois bien ; le coup suit de près la menace.
Mais sçait-il à quel point sa rigueur vous fait grace ?
Combien sur notre sang attachant son courroux ,
Notre foi s'affermit au choix , qu'il fait de nous ?
Vos fils , de ses fureurs ne seront point complices.
Qu'il déploie en ces lieux l'appareil des supplices ,
Et qu'à les inventer son cœur ingénieux
De bizarres tourmens repaisse encor ses yeux ;
Que les corps mutilez subissent la torture ;
Qu'il rallume ces feux , dont frémit la nature ;
Nous sçaurons sur lui seul en rejeter l'effroi ,
Et n'écouter que Dieu , vos vertus , & sa loi.

SALMONE.

Ah ! combien dans le cours de sa douleur amère

Qu'il

De pareils sentimens consolent votre mere !
 Oüi, mon fils, du Tyran les arrêts sont certains ;
 Et deormais c'est peu de souiller nos festins
 De sacrilèges mets, & d'une chair immonde,
 Il veut que dans le Temple, aux yeux de tout le
 monde,

Au milieu de mes fils, à ses Dieux impuissans,
 Je presente avec vous, & la coupe, & l'encens.
 Et pour exécuter tout ce qu'il se propose,
 C'est sur mes seuls conseils encor qu'il se repose.
 Je dois compte du sang, qu'il nous aura coûté,
 Ou deviens le garand de tant d'impiété.
 De ma foi, jusques-là se peut-il bien qu'il doute ?

MACHABE' E.

Mais n'est-il rien enfin que lui-même il redoute,
 Lorsque pour un revers aussi prompt qu'éclatant,
 Entre les mains de Dieu suffit un seul instant ?
 Ah ! jadis de Juda vengeant la foi trahie,
 Dieu, de Sennacherib punit la perfidie,
 Répandit dans son camp la terreur, & la mort.
 Solyme, de ses murs l'écarta sans effort,
 Et déroband aux fers nos Tribus allarmées,
 Vit, d'un souffle empesté dissiper ses armées ;
 Et Ninive, bien-tôt témoin de son effroi,
 Reçut en pâlissant la suite de son Roy.
 Ainsi, d'Antiochus l'orgueil, que Dieu contemple...

S A L M O N E.

Ah ! mon fils, c'est à nous, à notre seul exemple,
 Que du salut des Juifs l'honneur est réservé,
 Périfions dignement, Israël est sauvé.
 Il va donner des fers à qui le tyrannise.
 Des Elûs du Seigneur, la race s'éternise.
 Par tant de pleurs, de vœux jusqu'ici demandé ;
 Le plus cher de ses dons va nous être accordé ;
 Mais quel est ce discours, où mon esprit s'égare ?
 De ses secours pour nous, quand Dieu seroit avare ;

Et que Sion contre elle armeroit tous les Rois ;
 La foi ne verroit point anéantir ses droits.
 L'Eternel est lui seul sa gloire , & sa défense.
 Son aide nous élève , & notre orgueil l'offense,

S C E N E V I.

SALMONE , MACHABÉE , ELISE.

ELISE.

AH ! songez l'un & l'autre à votre sûreté.
 Madame , de vos fils , tout le reste arrêté
 Dans un fort , où déjà leur garde se redouble ,
 Du peuple , qui s'amasse , augmente encor le trouble.
 Mais jugez ce qu'il faut vous-même en augurer ,
 De ses freres , Madame , on vient de séparer
 Le plus jeune , & le Roy lui-même.....

SALMONE.

Eh bien , Elise ?

ELISE.

Veut que dans son Palais sa Garde le conduise ;
 Et commande que loin d'effrayer ses regards ,
 Tout ce qui l'environne ait pour lui des égards.
 On admire son air : & l'on plaint son enfance.

SALMONE.

Ainsi c'est à Dieu seul de prendre sa défense.

ELISE.

On tremble aussi pour vous , & l'on n'a point douté ;
 Seigneur , qu'on n'attendât à votre liberté.

SALMONE.

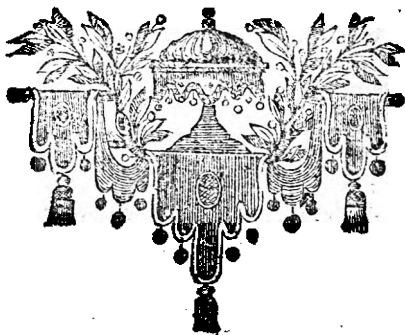
Nous devons obéir à des ordres suprêmes.
 Mais allons , au Tyran nous présenter nous-mêmes.

De la faveur d'un Dieu reconnoissons les traits,
Et mettons cette épreuve au rang de ses bienfaits.

MACHABE'E.

Madame, à ses desseins, c'est à nous de répondre,
L'excès de ses bontez a droit de nous confondre.
Il nous distingue seuls entre tous les humains,
Et la foi d'Israël est toute dans nos mains.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE I.

ZORAÏDE , PHOEDIME.

PHOEDIME.

EH ! quel est ce transport , où la douleur vous
livre ?

Où m'ordonnez - vous donc , Madame , de vous
suivre ?

Songez - vous qu'en ces lieux , tout pleins de sa splen-
deur ,

Le Roy va , de l'Egypte ouïr l'Ambassadeur ?

La victoire cruelle en a changé la face.

A peine de nos pas j'y retrouve la trace.

A leur auguste aspect , lieux si chers autrefois ,

L'azile des vertus , le Palais de nos Rois ,

Et d'un Tyran cruel , maintenant la demeure ,

Qu'y venez - vous chercher ?

ZORAÏDE.

Tu sçauras tout à l'heure

Quel motif a conduit Zoraïde en ces lieux.

Ton zèle en tous les temps s'est offert à mes yeux.

Ose servir ici le transport qui m'anime.

Sans doute , mon dessein va t'étonner , Phœdime.

C'est le Roy , que mes pas cherchent dans ce moment.

Cette porte conduit à son appartement.

Va le trouver. Dis lui qu'avec impatience

J'attens de sa faveur un moment d'audience.

PHOEDIME.

Vous serez obéie au gré de vos desirs.

Mais est-il quelque espoir dans nos longs déplaisirs ?

Et peut-on se flatter qu'en un jour si funeste

ZORAIDE.

Va, dis-je, le trouver ; je me charge du reste.

SCENE II.

ZORAIDE *seule.*

P Ar un ordre cruel, toi, qu'on vient d'arrêter ;
 Regarde, pour te voir, ce que j'ose tenter.
 Le Tyran m'a parlé. Le Ciel a vû ma honte.
 De tout notre entretien, je dois te rendre compte ;
 Cher Machabée. Au moins, fidèle à son devoir,
 Tout entier à tes yeux, mon cœur se fera voir.
 Au point de t'éclaircir au gré de mon envie,
 La liberté soudain vient de t'être ravie.
 Mais par cet entretien, que se promet ma foi ;
 Je te soulagerai peut-être autant que moi.
 Enfin, c'est trop subir une dure contrainte.
 Mais quel moment je prends pour m'expliquer sans
 crainte !
 Ah ! sans les embraser de feux tumultueux,
 Que l'amour est hardi dans les cœurs vertueux ?



SCENE

S C E N E III.

ANTIOCHUS, ZORAÏDE;

Gardes.

ANTIOCHUS.

M Adame, se peut-il qu'un retour favorable
 Ait pu calmer pour moi votre ame inexorable ?
 Dois-je croire un bonheur, que je ne connois pas ?
 Vous me voyez voler au-devant de vos pas.
 Par quels soins éclatans, par quel effort extrême,
 Puis-je enfin, mériter, Madame, que vous-même...

ZORAÏDE.

Dans ce haut rang de gloire, & de prospérité,
 Où vous a mis le Ciel, contre nous irrité,
 De tels abaiffemens deviennent légitimes,
 Et la peine, Seigneur, en est due à nos crimes.

ANTIOCHUS.

De cet ordre commun, daignez vous excepter :
 Et quels crimes jamais peut-on vous imputer,
 Vous, la vertu, Madame, & l'innocence même ?
 Quoi ? jusques-là jaloux de son pouvoir suprême,
 Votre Dieu, d'Israël dites-vous le soutien.....

ZORAÏDE.

J'ai souhaité de vous ce moment d'entretien.
 D'une seconde grace, honorez ma demande.
 Que Machabée ici par votre ordre se rende.

ANTIOCHUS.

Eh ! de quel intérêt occupée aujourd'hui

ZORAÏDE.

Je ne puis m'expliquer, Seigneur, que devant lui,

ANTIOCHUS.

Quelque trouble secret, qui s'éleve en mon ame,

R

Ce que vous desirez, va s'accomplir, Madame.

Aux Gardes.

Gardes, que Machabée en ces lieux soit conduit.

S C E N E I V.

ANTIOCHUS, ZORAIDE.

ZORAIDE.

DE tous mes sentimens vous allez être instruit,
Seigneur, & dans ces lieux rarement déclarée,
La verité pour moi n'en est que plus sacrée.
Bien-tôt dans son espoir votre amour éclairci,
Va prendre... Mais déjà Machabée entre ici.

S C E N E V.

ANTIOCHUS, ZORAIDE ;

MACHABE'E.

MACHABE'E *à part.*

Ciel ! Zoraïde ici se presente à ma vûë,
Quel effroi se fait de mon ame éperdue ?

A Antiochus.

Par quel motif, Seigneur, daignez vous m'appeller ?

ANTIOCHUS.

On va vous en instruire.

ZORAIDE.

Il est temps de parler.

Du Ciel lent à punir la main appesantie,
Par nos prospéritez, bien souvent nous châtie.
Vos armes ont vaincu. Mon Pere massacré,
De votre gloire ici fut le premier degré.

D'Israël sa mort seule abbatit l'esperance.
 Jugez quel trouble en moi cause votre presence,
 Ses Mânes en courroux accompagnent vos pas.
 J'entens leurs cris. Avant ce funeste trépas,
 Qui de tant de douleurs a comblé sa famille,
 Lui-même disposa de la main de sa fille ;
 Son choix avoit réglé mon inclination,
 Et depuis son sang même en scella l'union.
 Ainsi loin qu'avec lui sa volonté tombée.....

ANTIOCHUS.

Et quel est cet Epoux, Madame ?

ZORAÏDE.

Machabée.

ANTIOCHUS.

Qu'entens-je ? & sur qui donc votre espoir rallumé ?

ZORAÏDE.

Je t'ai dit tous ses droits, quand je te l'ai nommé.
 Oûi, sans cette terrible, & fatale journée,
 A l'Autel avec lui sans effort entraînée,
 Nous allions nous jurer sous les yeux du Seigneur
 Cette foi, que doit suivre un éternel bonheur,
 Quand sous un même joug il attache nos ames,
 Et qu'en nous l'imposant il couronne nos flâmes.
 Le Ciel, dont les decrets ne se laissent point voir ;
 A pû, d'un bien si cher, ne souffrir que l'espoir,
 Et je reconnois là sa main victorieuse.
 Si l'épreuve en est triste, elle est trop glorieuse.
 Peut-être qu'en ce jour terminant notre sort,
 Si ce n'est par l'hymen, il veut que par la mort
 Je m'unisse à l'Amant, qui cause mes allarmes.
 Quel hymen plus heureux, & plus rempli de charmes
 Vaudroit dans les tourmens cet accord immortel,
 Oû Dieu tient lieu de Prêtre, & l'échafaud, d'Autel ?

MACHABÉE.

A quel espoir, ô Ciel ! votre cœur s'abandonne !
 Dieu peut-être, Madame, autrement en ordonne ;

R ij

Et son juste courroux ne cherche ici que moi.

ZORAÏDE.

Ah ! soutiens mieux mon zèle & laisse agir ma foi :

Reconnois ton Rival. Mais l'aveu de sa flâme,

Je l'en atteste ici , n'a rien pû sur mon ame.

Ton cœur , de ma vertu , n'a pû se défier ;

Et pourtant je brûlois de me justifier.

De mes feux innocens , si ma pudeur austère ,

Par des soins éternels t'a caché le mystère ,

Aux yeux du Tyran même , & devant Dieu , reçois

Cet aveu d'un amour aussi pur que sa loi.

MACHABÉE.

A ces transports si chers qui n'ont rien de profane ,

Où de l'esprit de Dieu l'amour devient l'organe ,

La nature s'étonne ; & ces traits enflâmez

Ne tombent qu'en des cœurs , qu'Israël a formez.

ANTIOCHUS.

Quoi , ne me suis-je armé de fureurs vengeresses ,

Que pour être en ces lieux témoin de leurs tendresses ?

Tous deux en m'insultant avec tranquillité ,

Vous vous jouiez ainsi de ma facilité ?

ZORAÏDE.

Qui t'arrête , barbare ? Agis , sans te contraindre :

Mes desirs sont remplis , je n'ai plus rien à craindre :

J'ai revû Machabée ; & j'ai fait en ces lieux

L'aveu de mon amour , & l'ai fait à tes yeux.

Cherchant à l'opprimer , tu l'as servi toi-même ,

Et ton dépit s'accroît où sa joye est extrême :

Et du moins ton Rival jusques dans son malheur

Jouit de ton desordre , & rit de ta douleur.

Je le vois. Mon dessein a de quoi te surprendre.

J'exerce une vertu , que tu ne peux comprendre ;

Dont la gloire pour nous porte un attrait vainqueur ;

Et que l'Impie enfin ignore dans son cœur.

Tels sont les Juifs , tel est le feu qui les engage.

De la foi d'Israël , son ardeur est le gage :
 Elle naît , elle part d'un mouvement divin :
 La source en est au Ciel , aussi-bien que la fin.
 En nous , du Tout-puissant , la main qui l'a formée ;
 Porte plus haut les vœux de la personne aimée ,
 Et d'autant plus l'attache au culte du vrai Dieu.
 J'ai vengé ton amour , cher Machabée , Adieu.
 Va mourir. Toi , (à Antiochus.) poursuis ce que tu te
 proposes.
 Tu m'aimes , je le sçai. Punis-moi si tu l'oses.

S C E N E V I.

ANTIOCHUS, MACHABÉE,
 Gardes.

ANTIOCHUS.

AH ! suivons des transports, trop long-temps re-
 tenus.

MACHABÉE.

Du moins, ses sentimens par-là te sont connus.

ANTIOCHUS.

Et toi, qu'esperes-tu d'un amour déplorable ?
 Ne vaudroit-il pas mieux qu'un zèle favorable
 Dérôbât Zoraïde à d'éternels soucis ,
 Et la mit sur le Trône où les Dieux m'ont assis ?
 Un si grand intérêt doit agir auprès d'elle.
 Contraire à ton amour , à ta gloire fidèle ,
 Fais-lui valoir les vœux qu'elle ose dédaigner ;
 Et triomphe de toi pour la faire regner.

MACHABÉE.

O Ciel !

ANTIOCHUS.

Si pour ton Dieu, l'auteur de toutes choses ;

R iij

Les sentimens d'un Juif sont tels que tu l'exposes ;
Si l'on brave pour lui les tourmens , & la mort ,
Est-ce te demander un trop puissant effort ?
Songe quel en sera le prix & le salaire.

Tu vas , contre les Juifs appaiser ma colere ,
Relever , & leur Temple , & leurs murs abattus ,
De l'objet de tes vœux couronner les vertus.
Tu fers tout à la fois Maîtresse , Honneur , Patric.

MACHABEE.

Ciel ! quel trouble s'éleve en mon ame attendrie !

ANTIOCHUS.

Tu dois à Zoraïde un tel effort sur toi.

MACHABEE.

Oùï , par un changement , qu'à peine je conçois ,
J'ouvre les yeux enfin , & te promets mon zèle ;
Je te répons de moi ; mais qui répondra d'elle ?
Qui pourra , contre toi , désarmer son courroux ?
Tu le sçais bien , son Pere expira sous tes coups ;
Et tu romps un hymen , qu'exige encor sa cendre.
Cependant la foi monte au Trône d'Alexandre.
A ce motif pressant , tout enfin doit céder.
Je vais donc m'employer à la persuader.
Dans ce nouveau parti , je lui peindrai sa gloire ;
Et toi-même par-là rachetant ta victoire ,
Mais en te ménageant de si chers interêts ,
Prends-moi pour l'objet seul de tes derniers arrêts.
Couronne par ma mort le zèle qui me guide ,
A ce prix , je te fers auprès de Zoraïde.
Heureux ! que tout mon sang dans cet accord cruel ,
Scelle votre alliance , & la paix d'Israël !



SCENE VII.

ANTIOCHUS, MACHABÉE, ACHAS.

ACHAS.

L'Ambassadeur d'Egypte attend son audience ;
Seigneur, daignez répondre à son impatience ;
Daignez le voir.

ANTIOCHUS.

Dis-lui que je vais l'écouter.

A Machabée.

Je ne puis davantage en ces lieux t'arrêter ,
Je dois ouïr Phostime , après notre entrevüe
Mes ordres offriront Zoraïde à ta vüe,
Mais crains de lui parler pour la dernière fois.
Adieu. L'Ambassadeur s'avance , je le vois.

SCENE VIII.

ANTIOCHUS, PHOSTIME, ACHAS.

Suite d'Antiochus, Suite de Phostime.

PHOSTIME.

Q Uelques horreurs, Seigneur, que ce grand jour
entraîne,
Et qu'étaient ici la discorde & la haine,
Je ne soupçonne rien d'un injuste courroux,
Et croi que ma présence arrêtera vos coups,
Des Juifs nos alliez vous entendez les plaintes ;
La foi de nos traitez en reçoit trop d'atteintes,
L'Egypte s'en offense, & n'a pû sans douleur

R iij

Apprendre jusqu'où va l'excès de leur malheur ;
 Ne portez pas plus loin une longue vengeance ;
 C'est à vous de sçavoir, Seigneur, que la clemence
 Dont au vainqueur, sur-tout, il sied bien d'être épris,
 Donne aux plus grands exploits leur véritable prix.
 Par aucune entreprise ouverte ou dérobée,
 N'attendez pas du moins au sang de Machabée.
 Ce sang vous le sçavez porte d'augustes droits,
 Et tire sa splendeur de celui de ses Rois.

ANTIOCHUS.

J'ai cru qu'une audience en ces lieux demandée
 Sur de justes motifs du moins seroit fondée,
 Ou que de ma clemence enfin cherchant l'appui,
 Vous parleriez pour vous, sans agir pour autrui ;
 Pour moi jusques au bout poursuivant mon ou-
 vrage,
 Des Dieux long-temps bravez, je veux venger
 l'outrage ;
 Et chargé dans ces lieux de leurs droits immortels,
 Sur les débris du Temple, élever leurs Autels.

PHOSTIME.

Laissez aux Dieux le soin de venger leur querelle ;
 Trop jaloux de leur gloire, ils agiront pour elle :
 Et s'il faut que mon cœur se dévoile à vos yeux,
 Tout ce que vous tentez leur est injurieux.
 Sous quelques noms, Seigneur, & sous quelques
 images,
 Que les Dieux immortels reçoivent nos hommages,
 D'un culte différent, ils ne font point surpris :
 Et c'est notre vertu qui lui donne le prix.
 Par-là le Ciel se prête à l'humaine foiblesse.
 Ses bizarres effets, dont le nombre vous blesse,
 A notre liberté sont autant de liens.
 La Syrie a ses Dieux, & l'Egypte a les siens.
 A nous les figurer, pourquoi cette contrainte ?
 Dans mille objets divers, leur Majesté s'est peinte,

Pour eux, ses traits épars excitent notre ardeur ;
Et par tout la nature annonce leur grandeur.

ANTIOCHUS.

Quoi ! dans nos saints respects, il n'est point de réserve ?

Et l'auguste Junon, & la sage Minerve,
Jupiter, foudroyant les mortels éperdus,
Dans la foule des Dieux, seroient-ils confondus ?
Et loin d'en mesurer la gloire, & la puissance.....

PHOSTIME.

Je ne m'é gare point par trop de confiance
Mais quand il seroit vrai que du reste des Dieux
La loi seroit profane, & le culte odieux,
Et qu'alors il fut beau d'en détacher les ames,
Seroit-ce en vous servant, & du glaive, & des flâmes,

Et lorsque la fureur à la haine se joint ?
Persuadez, Seigneur, mais ne tourmentez point.
Servir ainsi les Dieux, c'est en souiller la gloire.
Moderez vos transports ; & sans vouloir vous croire,

Employez sur des cœurs, rarement abbattus,
Les conseils, la raison, l'exemple des vertus.
C'est de ces mêmes Dieux imiter la clemence.
Est-ce par la rigueur que le zèle commence ?
Laissez la verité seule se soutenir,
Et confondez l'erreur au lieu de la punir.

ANTIOCHUS.

Eh ! qui ne connoit pas, même en leur esclavage ;
Des Juifs l'humeur hautaine, & le zèle sauvage ?
La douceur, les conseils, tout est hors de saison.
Un fatal préjugé fait toute leur raison.
Il semble, à les ouïr, que rien ne les effraye.
Mais c'est dans les tourmens que la nature est vraie.
Plus le sang d'Asinonée enfin a de splendeur,
Plus de leur foi sa perte affoiblira l'ardeur.

J'en dois le sacrifice, & l'exemple à ma gloire ;
A l'interêt du Ciel.

PHOSTIME.

Ah ! gardez-vous de croire
Que d'un supplice affreux les terribles apprêts,
Seigneur, fassent aux Juifs respecter vos arrêts.
J'ignore quel pouvoir soutient leurs grands courages ;
Mais je ne puis penser que parmi tant d'outrages,
Qu'au milieu des tourmens pouvant se secourir,
Pour une indigne cause, ils brûlent de mourir.
Quel fruit espérez-vous d'une injuste poursuite ?
Des contradictions l'humanité s'irrite ;
Et jusq'en sa ruine est étrange à tel point,
Que son orgueil gémit, & ne se dompte point.
Paré d'un droit auguste, autant que légitime,
Quoi que vous me disiez, je compte que Phostime ;
Chargé d'exécuter un ordre généreux,
N'a point en vain prêté sa voix aux malheureux ;
C'est justice en effet, Seigneur, ce n'est point grace ;

ANTIOCHUS.

Ce grand zèle pour eux doit passer pour audace.
Et quant à ces traitez qui pourroient nous lier,
Il n'est pas temps encor de m'en justifier,
Aux portes de Memphis, suivi de mon armée,
J'irai de mes raisons informer Ptolomée.
Attendant que mes pas s'en ouvrent les chemins ;
Il pourra mandier le secours des Romains.

PHOSTIME.

Hé bien, si son appui que l'Orient révère,
Ne peut ravir aux fers, & les fils, & la mere ;
Si négligeant des cris portez jusques aux Cieux ;
Vous osez vous souiller d'un sang si précieux ;
Si toujours dépendant des conseils tyranniques,
De tant de cruauté, de miseres publiques,
Le cours trop dangereux n'est bien-tôt arrêté,
C'est à vous de songer à votre sûreté.

ANTIOCHUS.

Ah ! je pourrois , après une telle menace.....
 Mais , non , c'est à ton Maître à punir ton audace.
 Va , fors de mes Etats où je donne la loi ,
 Et rends grace à des droits que je respecte en moi.

PHOSTIME.

Je parts. Non , cependant que d'indignes allarmes
 Souillent ici ma gloire & l'honneur de mes armes ,
 Connoissez mieux Phostime , & tel qui dans ce jour
 Ordonne mon départ , doit craindre mon retour.

S C E N E IX.

ANTIOCHUS , ACHAS.

ACHAS.

Tout est à redouter de leur intelligence ,
 Seigneur, assurez-vous une juste vengeance.

ANTIOCHUS.

Oùi , c'en est trop. Tu sçais que cinq de ces Hébreux
 Sont dans le Fort. Suis moi. Je vais ouvrir par eux
 Cette sanglante épreuve , où leur fureur les livre.
 Qu'on leur montre mes loix , qu'ils jurent de les
 suivre ;

Ou que leur mort apprenne aux Juifs humiliés ,
 Que je crains peu l'Égypte , & ses fiers Alliez.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE I.

ANTIOCHUS, ACHAS.

ANTIOCHUS.

S Almoné a vû cinq fils à tant de maux en proye ;
 Et n'a versé, dis-tu, que des larmes de joye,
 Et de chacun d'entr'eux les supplices nouveaux
 Ranimoient leur courage, & lassioient les Bour-
 reaux ?

O fureur, qu'à l'envi chacun a fait paroître,
 Que du nom de vertu l'on honore peut-être !

ACHAS.

Ils sembloient soutenus par un pouvoir divin,
 Et benissoient le Dieu qu'ils imploroient en vain ;
 Salmone, à qui sa foi presentoit ses Oracles,
 Qui, sans être ébranlée à ces tristes spectacles,
 Suit, d'un zèle imposteur, les attrails décevans ;
 Sans regretter les morts pleure ses fils vivans.
 Le plus jeune sur tout excite sa tendresse.
 C'est au seul Azaël que sa douleur s'adresse :
 Et ce fils, par votre ordre amené dans ces lieux ;
 Est présent à son cœur, s'il ne l'est à ses yeux.
 Mais, Seigneur, on s'étonne avec quelque justice
 D'un ordre qui le semble arracher au supplice,
 Et de votre faveur paroît seul le flatter.
 De vos premiers desseins, qui peut vous écarter ?

Toi-même ignores-tu ce qui fait sa défense,
Que cher à Zoraïde, elle aime son enfance,
Qu'au berceau même, en elle un soin trop com-
plaisant

L'amusoit des erreurs d'un culte séduisant ?
Par lui, je puis mouvoir sa tendresse inquiète,
Et m'ouvrir vers son cœur une route secrète.
Et quant à cet Enfant, poursuivant mes projets,
Je vais tourner ses yeux sur de plus doux objets.

ACHAS.

N'en doutez point ; pour lui dans ses vives allarmes ;
Zoraïde à vos pieds ira mettre ses charmes :
A l'honneur de son Dieu, toujours prête à céder,
Vous l'y verrez en pleurs vous le redemander.

ANTIOCHUS.

Ah ! c'est où je l'attens. Au zèle, qui l'enflâme ;
L'état de cet Enfant doit ébranler son ame.
Par mon ordre, en ces lieux, à l'envi caressé,
Il ignore, dit-on, tout ce qui s'est passé.
Mais j'ai craint que mon rang ne l'étonnât peut-être ;
Il doit être introduit ici sans me connoître.
Plus libre en ses discours, il s'expliquera mieux.
Enfin, pour l'amener au culte de nos Dieux,
Des moyens les plus doux, j'ai voulu faire usage.
Mais on entre. C'est lui. Grands Dieux ! sur son
visage,
A sa noble pudeur, quels charmes sont unis !

SCENE II.

ANTIOCHUS, AZAEL, ACHAS, Gardes.

AZAE L.

O U suis-je, Dieu puissant ?

ANTIOCHUS;
ANTIOCHUS.

Approchez-vous, mon fils:
Je crois devoir ce nom à la juste tendresse,
Dont pour vous en ce lieu le mouvement me
presse.

Osez parler. Mes soins préviendront vos desirs.
Mais vous ne répondez que par de longs soupirs.

AZ A E L.

De vos soins généreux, grace vous soit renduë.
Mais d'où vient qu'à vos yeux mon ame est éper-
duë ?

Je ne respire ici qu'une secrète horreur.
Mes sens frémissent tous. Ah ! d'un cruel malheur ;
Seigneur, n'est-ce point là l'effet, ou le présage ?
Vous le dirai-je ? Enfin, plus je vous envisage,
Plus mon sang se souleve, & mon cœur est frappé.
Ah ! dans ce sang, vos mains n'ont-elles point
trempé ?

ANTIOCHUS.

Justes Dieux !

AZ A E L.

Pardonnez ces craintes indiscrettes ;
Et ne me laissez plus ignorer qui vous êtes.

ANTIOCHUS.

Ne craignez rien, mon fils, j'en atteste les Cieux ;
Vos interêts, vos jours, pour moi sont précieux.
Zoraïde pour vous sans doute eut moins de
zèle.

AZ A E L.

Quel nom, quel souvenir votre bonté rappelle !
En quittant le Tyran, hélas ! que ses esprits,
Et d'horreur, & d'effroi nous ont paru surpris !
Je lui doistout, Seigneur : Le zèle qui l'entraîne ;
A son gré m'enflâmoit, ou d'amour, ou de haine.

ANTIOCHUS.

Dieux ! qu'entens-je ?

AZAEL.

Je cherche en vain de toutes parts.

Ici, rien de connu ne s'offre à mes regards.
 Je n'y découvre rien, dont mon cœur ne frissonne.
 Juste Ciel ! Rendez-moi Zoraïde & Salmone.
 Et vous, pour redonner le calme à mes esprits,
 Seigneur, que par vos soins.....

ANTIOCHUS.

Vous les verrez, mon fils.

AZAEL.

Sans doute, d'Israël déplorant les misères,
 Leur piété gémit au milieu de mes freres.
 Mais ne puis-je sçavoir quel étrange dessein,
 Par un coup imprévu, m'arrache de leur sein ?
 Me verrai-je long-temps privé de leur exemple ?
 Quand pourrai-je avec eux assister dans le Temple ;
 Rendre au Maître des Rois un honneur immortel,
 Offrir, avec mes vœux, l'encens sur son Autel ?
 Que dis-je ? de soldats une troupe insolente
 Soutient, d'un Roy cruel, la victoire sanglante,
 Et profane un lieu saint, des Anges redouté.

ANTIOCHUS.

Mais ce Roy, quel qu'il soit, doit être respecté.
 Songez-vous bien qu'il est maître de cet Empire ?
 Je vois à cette ardeur que votre ame respire,
 Dans quel aveuglement vous êtes élevé.
 A de nobles destins, par les Dieux réservé,
 C'est moi seul désormais, qui prétends vous con-

duire.

Du vrai culte, mon fils, je sçaurai vous instruire.
 De mon zèle, en ces lieux, vos freres sont té-

moins.

Ce jour vous l'apprendra ; leur exemple, du moins....

AZAEL.

Ah ! que me dites-vous ? O Ciel ! le dois-je croire,
 Que de Dieu jusques-là bannissant la mémoire,

Mes freres..... Mais ici tout doit m'être sus-
pect.

De ce Palais souillé, dérobons-nous l'aspect.
Souffrez que loin d'ici, loin de votre présence,
Je puisse respirer la paix & l'innocence.

ANTIOCHUS *aux Gardes.*

Quel trouble ! De mes yeux , éloignez cet Enfant.

SCENE III.

ANTIOCHUS , ACHAS.

ANTIOCHUS.

DE sa douleur, mon cœur à peine se défend ;
Peu s'en faut , que touché d'une surprise ex-
trême ,

Je ne me porte , Achas , à m'accuser moi-même.

Peut-être, je le dois. Et dans quel sang plongé,
De combien de vertus, je me vois assiégé !

Je persecute un cœur , où j'ose encor prétendre :

J'y veux troubler l'amour, l'amitié la plus tendre ;

J'y poursuis Azaël. Dans le mien combattu,

Dangereuse pitié, que me demandes-tu ?

Ah ! loin de succeder au courroux qui me guide,

Passé plutôt toi-même au cœur de Zoraïde :

De tous tes mouvemens, le mien doit s'affranchir :

C'est elle , & non pas moi , qu'il te faudroit flé-
chir ,

Objet infortuné de sa rigueur extrême.

Mais on entre. Que vois-je ? ô Ciel ! c'est elle-
même.

SCENE

SCENE IV.

ANTIOCHUS , ZORAIDE , ACHAS ,
PHOEDIME.

ZORAIDE.

Seigneur , ne craignez rien. L'auteur de mes ma-
heurs
Ne fera pas long-temps fatigué de mes pleurs.
Tout doit rendre vers vous ma démarche timide :
Et je sçai trop combien la triste Zoraïde ,
Au comble des douleurs , & des adversitez ,
A sçu mettre d'obstacle entr'elle & vos bontez.
J'ose pourtant garder un reste d'esperance :
Votre gloire , Seigneur , m'en donne l'assurance.
Dans les plus grands revers , le Ciel , aux malheu-
reux ,
Laisse des droits sacrez sur les cœurs généreux.

ANTIOCHUS.

Dans ce discours , Madame , où tend votre priere ?

ZORAIDE.

Au nom des pleurs , du sang d'une famille entiere,
Ne poussez pas plus loin un courroux trop cruel.
A nos vœux , à son Dieu , daignez rendre Azaël.
On dit (& d'Israël la gloire s'en offense)
Que votre ordre , en ces lieux , ne retient son em-
fance ,
Que pour former son cœur au culte de vos Dieux ,
Et pour nous charger tous d'un opprobre odieux.
Ah ! de tout Israël l'esperance est tombée.
Vous le sçavez , Seigneur , ce même Machabée ;
Que le Ciel , à mon sort , unissoit pour toujours ,
Je n'ai point craint tantôt d'en exposer les jours.

S

Mais s'il faut , d'Azaël , que la gloire ternie ;
 De son crime sur nous jette l'ignominie ,
 N'épargnez plus sur moi ni courroux , ni rigueur ;
 Et du moins , par pitié , percez ce triste cœur ;
 C u rendez un enfant aux larmes de sa mere :
 Elle attend de mes pleurs la fin de sa misere.
 De quel prix son salut n'est-il point parmi nous ,
 Lorsque pour l'obtenir j'embrasse vos genoux ?

ANTIOCHUS.

Ah ! Madame , arrêtez , & cessez vos allarmes.
 Connoissez mieux enfin , tout le prix de vos larmes.
 Et quels cœurs , devant vous , tellement in-
 domptez ?

C'est à moi bien plutôt d'implorer vos bontez.
 Vous-meme , de mon sort , arbitre souveraine ,
 Ordonnez en Maitresse , & commandez en Reine.
 Le destin d'Israël n'a rien à redouter.
 Dites un mot , Madame , & daignez accepter ,
 Au milieu des transports , dont mon ame est saisie ,
 La main qui vous élève au Trône de l'Asie.

ZORAÏDE.

Est-ce-là le projet , & les vœux que tu fais ,
 Roi cruel ! Mets-tu donc ce prix à tes bienfaits ?
 De ton premier courroux tu rappelles les traces :
 L'offre de ta Couronne ajoute à mes disgraces.
 Plûtôt que voir remplir tes desseins odieux ,
 Périisse , avec ton nom , & ton Trône , & tes
 Dieux.

ANTIOCHUS.

Ah ! cruelle , c'est trop insulter à ma flâme.
 Et puisque rien enfin ne peut toucher votre ame ;
 Ni Grandeurs , ni le Sceptre entre vos mains remis ,
 A ma vengeance au moins tout doit être permis.
 Tremblez pour votre Dieu , pour ses honneurs su-
 périeurs ;
 Tremblez pour Machabée , & pour Azaël mêmes.

Dans votre erreur, ainsi facile à vous tromper,
 Vous ignorez les coups, dont je vais les frapper.
 Avec eux, votre zèle expirera peut-être. à *Sichas.*
 Écoute un mot. Grands Dieux ! prends pitié de ton
 Maître ;
 Va chercher Machabée. *en s'en allant.* O sort vrai-
 ment fatal,
 D'attendre mon bonheur du secours d'un Rival !

SCÈNE V.

ZORAÏDE, PHOEDIME.

ZORAÏDE.

O Ciel ! dans le transport où son cœur s'aban-
 donne,
 Quel est l'ordre cruel que ce Tyran lui donne ?
 Je tremble que Solyme, en proie à ses douleurs ;
 Ne rejette sur moi le sujet de ses pleurs,
 Ne charge mon orgueil de tout le sang qui crie ;
 Qu'Azaël, du Tyran éprouvant la furie,
 Ma main, jusqu'à son cœur ne conduise ses coups :
 Mais je crains plus encor pour les jours d'un
 époux.
 Peut-être n'est-il plus. O Ciel ! dans mes allarmes,
 Laisse-moi sans courroux te confier mes larmes.
 Pleine d'un saint orgueil avec tes ennemis,
 Ce n'est que devant toi, grand Dieu ! que je gémiss.
 Dans quels ennuis, sans toi, mon ame descend-
 t'elle ?
 Viens toi-même au secours d'une foible mortelle.
 Si tu ne me soutiens, je cède à mon effroi.
 On vient.

S ij

S C E N E VI.

ZORAIDE , MACHABE'E , PHOEDIME :

ZORAIDE.

C Her Machabée , est-ce vous que je voi ?
Venez sécher les pleurs d'une amante éperdue.

MACHABE'E.

A mes regards enfin le Ciel vous a renduë.
Mais prêt à signaler son auguste pouvoir ,
Qu'il va me vendre cher le plaisir de vous voir :
Jamais votre beauté ne m'offrit tant de charmes.
Que ne puis-je tarir la source de vos larmes ?

ZORAIDE.

Plus que jamais , hélas ! c'est à nous d'en verser.
Nos malheurs sont plus grands que tu ne peux penser ;
Et déjà du Tyran les arrêts sanguinaires
Ont fait dans les tourmens périr cinq de tes freres.

MACHABE'E.

Ciel ! que m'apprenez-vous ?

ZORAIDE.

Que pour comble d'effroi ,
D'Azaël en ces lieux , on attaque la foi.
Antiochus usant d'une cruelle adresse ,
Au sein de ce Palais , le flatte , le caresse ,
Fait briller à ses yeux ses dons empoisonnez ;
Et de profanes jeux les apprêts ordonnez.
Dans son cœur jeune encor , que sa fureur assiege ;
Il croit du Dieu des Juifs.....

MACHABE'E.

O projet sacrilège !
Détestable complot ! hé bien , Madame , hé bien ,
Il faut , de tant de maux , rompre ici le lien.
De la plus sainte ardeur dès votre enfance éprise ,

C'est de vous que dépend cette illustre entreprise.

ZORAÏDE.

Il n'est rien qu'avec toi n'ose ici ma vertu.
Mais ne diffère point. Parle. Qu'exiges-tu ?

MACHABÉE.

Ce qu'avec tous les Juifs Azaël te demande.
Quel prix plus éclatant , quelle gloire plus grande
Réserveroit le Ciel à nos projets remplis ?

ZORAÏDE.

Mais , pour me l'annoncer , d'où vient que tu pâlis ?

MACHABÉE.

D'un si noble dessein , l'éclat seul me rassure.
Je sens se mutiner l'amour & la nature :
Et mon cœur déchiré des plus vives douleurs.....

ZORAÏDE.

Quoi donc ? Par quel motif.....

MACHABÉE.

Juges-en par mes pleurs.

ZORAÏDE.

Tu pleures ! ah ! cruel , que ta douleur me blesse ?
Parle , à m'ouvrir ton cœur , montre moins de foiblesse.
Crois-tu dans le péril mon courage abbattu ?
Crains-tu ma lâcheté ?

MACHABÉE.

Non , je crains ta vertu.

Souffre que je l'appelle au secours de la mienne.
De quoi qu'en ta faveur la gloire m'entretienne ,
Je ne puis , sans frémir , le dire.

ZORAÏDE.

Acheve , enfin ,

Ou je meurs.

MACHABÉE.

D'Israël assure le destin.
Des vœux d'Antiochus , arbitre souveraine ,
Que la Syrie , en toi reconnoisse sa Reine ;
Et sans plus écouter un cœur trop généreux ,

Remets au Ciel mon fort.

ZORAIDE.

Que dis-tu, malheureux ?

MACHABÉE.

Ainsi jadis Esther, par Mardochée instruite,
Sauva la Nation toute entière proscrite :
Au cœur d'Assuerus mit cette vive ardeur,
A qui dût Israël sa gloire, & sa splendeur.
Pour remplir nos destins, pour finir nos misères ;
Il suffit de ma mort, de celle de mes freres.
Par nous, aux grands revers, un beau champ va
s'ouvrir,
Et j'en ai l'assurance en l'ardeur de mourir.

ZORAIDE.

Quoi ! Du sang de mon Pere encor toute baignée ;
Et parmi les clameurs de son ombre indignée,
Lorsque de ton trépas l'appareil élevé
Vient troubler un hymen tout prêt d'être achevé,
Que je vois Machabée, aux conseils qu'il m'adresse,
Peut-être, en ce moment, douter de ma tendresse,
Et m'indiquer lui-même un indigne recours,
On m'invite à songer au salut de mes jours ?
En cherchant le trépas, tu prétends m'y soustraire.
A nos premiers projets, qui te rend si contraire ?
Dans la noble carrière, où je te vois courir,
Ingrat, suis-je à tes yeux indigne de mourir ?
Du Tyran, dont l'ardeur malgré moi s'est montrée ;
Les regards jusques-là m'ont-ils deshonorée ?

MACHABÉE.

Non, vis pour Israël, sauve pour lui tes jours.
Que sa gloire à tes yeux, se presente toujours.
Songe que du Seigneur l'honneur ainsi l'ordonne ;
Et que si sur tes pas la vertu monte au Trône,
Qu'elle y regne avec toi, jointe à tant de beauté ;
Tu calmes tout-à-coup un Vainqueur irrité.
Je sçai que dans mes mains cette offrande te blesse ;
Que ton cœur en gémit, & qu'enfin ta tendresse

Me reproche en secret le douloureux emploi
 D'oser te déclarer les sentimens du Roi.
 Moi-même j'en rougis. Sans cet effort insigne,
 De tes bontez pourtant je ne serois pas digne ;
 Je dois les mériter. O tourment rigoureux !
 Je deviens, de mes maux l'instrument malheureux :
 Je vois, de mes conseils la victime moi-même,
 Dans les bras d'un Rival passer tout ce que j'aime.

ZORAÏDE.

Helas !

MACHABÉE.

Tourne tes vœux vers des objets plus saints ;
 Et fais, d'Antiochus, tomber tous les dessein.
 Arrache de ses mains le fruit de sa victoire ;
 Ménage son courroux, sans offenser ta gloire,
 Et laissant à Dieu seul à conduire tes pas,
 En toi conserve un sang qu'il ne demande pas.

ZORAÏDE.

Non, non, ne prétends pas qu'au zèle qui m'enflâme,
 Que malgré ton exemple.....

S C E N E V I I .

SALMONE, ZORAÏDE, MACHABÉE,
 PHOEDIME.

ZORAÏDE à *Salmone*.

AH ! permettez, Madame ;
 Qu'à vos soins Zoraïde ose ici recourir,
 Quand Machabée.....

SALMONE.

Hé bien ?

ZORAÏDE.

Me défend de mourir. }

SALMONE.

Dans ce grand jour, dirai-je ! heureux, ou bien
 funeste,

Laiſſons, laiſſons agir la Puiffance celefte.

Cinq de mes fils font morts, on les vient d'immoler:

Le fort ſeul d'Azaël doit nous faire trembler,

Que toiſ jours la Loi ſainte occupe ſa memoire,

Du ſang qu'il a reçu, qu'il rappelle la gloire:

Vois l'état d'Iſraël, grand Dieu! pardonne-moi,

Si ſon ſalut me ſemble être digne de toi.

Rappelle en ſa faveur tes antiques promeſſes,

Arrête d'un Tyran les fureurs vengerèſſes.

Pharaon de colere, & de trouble laiſſi,

Parut moins formidable à ton Peuple choiſi.

Confonds dans ſes projets l'orgueil qui l'environne.

Renverſer nos Autels, c'eſt attaquer ton Trône.

S C E N E V I I I.

ANTIOCHUS, SALMONE, ZORAIDE;

MACHABE'E, PHOEDIME, Gardes.

ANTIOCHUS.

EH bien! quel eſt le fruit de ton généreux ſoin?

MACHABE'E.

J'ai fait ce que j'ai dû. Dieu qui m'en eſt témoin,

Et de qui la Sageſſe à nos conſeils préſide,

A conduit à ſon gré le cœur de Zoraide.

Ce Dieu n'en doute point, de ſa gloire jaloux;

Laiſſe ſa flâme libre ainſi que mon courroux.

ZORAIDE.

Il ne veut rien devoir à ta fauſſe clémence.

Il peut, quand il lui plaît, arrêter ta vengeance;

Et punir ton orgueil de ſes droits oubliez.

ANTIOCHUS.

Et ne suffit-il pas de me voir à vos pieds ?

ZORAÏDE à Machabée.

Perfide, c'est donc là ce qu'on m'osoit promettre ?

S C E N E I X.

ANTIOCHUS, SALMONE, ZORAÏDE,
MACHABÉE, ACHAS, PHOEDIME,
Gardes.

A C H A S.

Où, moi-même, Seigneur, j'ai surpris cette
lettre,

De toute la Syrie elle importe au repos.

ANTIOCHUS lit.

Asaph à Phostime.

*Puisse jusques à vous ma marche dérobée,
Avant la fin du jour rejoindre nos drapeaux ;
Et sauvant de ses fers l'auteur de nos complots,
Au Peuple qui l'attend présenter Machabée.*

A Machabée.

Ah ! c'est à toi de craindre, & le fer, & la flâme,
Traître.

A Zoraïde.

Vous ne pourrez me reprocher, Madame,
Qu'esclave d'un amour, à ma gloire fatal,
Mon injuste courroux ne cherchoit qu'un rival.
Allons, qu'on le ramene, & poursuivons Phostime,
Vengeons de tous les Rois la cause légitime :
Et pour plus digne offrande à nos Dieux satisfaits,
Dans les mêmes tourmens confondons tes forfaits.

T

ANTIOCHUS.

MACHABE'E

La cause de ma mort consacre ma mémoire,
Elle couvre mon sang d'une immortelle gloire.

SALOMONE.

Va braver le trépas.

ZORAIDE.

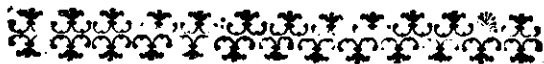
Soutiens ce noble effort.

MACHABE'E.

C'est courir au triomphe , & non pas à la mort.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, ACHAS.

ANTIOCHUS.

Ainsi donc avec moi les Dieux d'intelligence ;
Achevent mon triomphe , & comblent ma ven-
geance !

Et si j'en crois des bruits , en ces lieux répandus ,
Dans leur déroute , Asaph , & Phostime éperdus ;
Ont cherché leur retraite en des cavernes sombres ;
Et c'est là , dans l'horreur , & des cris , & des ombres ;
Que des pâles mutins , dans un desordre affreux ,
Se trouvent investis les restes malheureux.

A ces derniers périls , ma vie est dérobée.

Je ne puis trop hâter la mort de Machabée.

Trop heureux , de pouvoir , après son attentat ,

Immoler un Rival à des raisons d'Etat !

Il en est temps , il faut que son sort s'accomplisse :

Faisons exécuter l'arrêt de son supplice.

Va , pars , que tout Solyme en frémissé aujourd'hui

ACHAS.

Quoi ! cet ordre , Seigneur , ne regarde que lui ?

Et pourquoi d'Azaël suspendre la disgrâce ?

Ah ! plutôt , d'Asmonée exterminé la race.

Pour Zoraïde , après tant de fiers traitemens ;

Conservez-vous encor quelque ménagemens ?

T ij

Et toujours dépendant d'un orgueil qui nous blesse ;
N'avez-vous pas assez montré votre foiblesse ?
Se peut-il qu'un Héros jusqu'ici triomphant.....

ANTIOCHUS.

Je n'ai que trop de pente à perdre cet enfant.
Je le puis, je le dois. Mais tu connois l'Ingrate.
Dans ses erreurs, Achas, tu sçais ce qui la flatte.
Et pour mieux la punir de son orgueil cruel,
Arrachons cet enfant au culte d'Israël.
Ce fera la combler d'une douleur amère.
Et c'est dans ce dessein que j'ai mandé la mere.
Elle verra son fils ; & pour mieux l'asservir,
C'est d'elle, & de ses pleurs, que je veux me servir.
Quoique pour ses Autels Salmone enfin redoute,
Ce fils lui reste seul ; la nature, sans doute,
Reprenâit tous ses droits en faveur d'Azaël,
Fera taire le zèle, & la foi d'Israël.

A CHAS.

Ah ! je crains bien plutôt, Seigneur, à vous entendre,
Que votre amour ici ne cherche à vous surprendre ;
Et que ce mouvement, que vous nous laissez voir,
De Zoraïde encor ne marque le pouvoir.

ANTIOCHUS.

Va, cours exécuter l'ordre, que je te donne.
Que le traître expirant.... Mais j'aperçois Salmone ;
Retenons un courroux trop prompt à s'exhaler,
Et que pour mieux servir je dois dissimuler.

SCENE II.

ANTIOCHUS, SALMONE.

ANTIOCHUS.

JE ne le céle point. Votre malheur me touche,
Madame, ah ! que je plains ce courage farouche,

Qui du sang de vos fils , même ne s'émeut pas ,
 Et plus cruel que moi , les conduit au trépas !
 Hé quoi ! ce Dieu , qu'en vain tout Israël implore ;
 Devroit-il jusques-là vous imposer encore ?
 Dans les feux Machabée acheve son destin.

SALMONE.

O Ciel !

ANTIOCHUS.

Un fils vous reste. Ouvrez les yeux , enfin ?
 Est-ce moi , qui prenant des entrailles de pere ,
 Dois défendre Azaël contre sa propre mere ?
 Faut-il en sa faveur exciter votre amour ?
 Sous vos yeux , sous les miens , élevé dans ma Cour ;
 De ses nobles Ayeux rappelant la mémoire ,
 Il y retrouvera des traces de leur gloire.

SALMONE.

Je puis donc esperer , Seigneur , de voir mon fils. }
 Je puis.....

ANTIOCHUS.

Vous l'allez voir , mais sçachez à quel prix.
 Donnez-lui devant moi des conseils salutaires.
 Vous-même détestant ces charmes , ces mystères ,
 Dont l'impie Israël a souillé ses Autels ,
 Montrez-lui le respect qu'il doit aux Immortels.
 Mais ne prétendez point vous parer d'un vain zèle.
 Pour lui , pour vous , craignez un regard infidèle ,
 Un mot seul ; & songez qu'arbitre de son sort ,
 Vous tenez dans vos mains , ou sa vie , ou sa mort.

SALMONE.

Ah ! que demandez-vous ? Dans mes justes allarmes ;
 Du moins en liberté , laissez couler mes larmes.

ANTIOCHUS.

Puissiez-vous , pour ses jours , assez vous attendrir.
 Sans ce dernier effort , songez qu'il va périr.

SALMONE.

C'en est fait. Dans mon cœur le sang ne peut se taire.

T ij

Où , je vais lui donner un conseil salutaire :

Le voici.

SALMONE.

Je tiendrai tout ce que j'ai promis.

SCENE III.

ANTIOCHUS , SALMONE , AZAEL ;

Gardes.

AZ A E L.

O Ma Mere , est-ce vous ?

SALMONE.

Est-ce donc toi , mon fils ?

Est-ce toi , qu'en mon sein le ciel vient de remettre ?

Il me rend le seul bien que j'osois me promettre.

Puissent jusques au bout mes vœux être exaucez !

AZ A E L.

Ciel ! à quels vains honneurs , dont mes yeux sont
lassés ,

Succèdent dans vos bras ces caresses si chères !

Mais d'où vient qu'avec vous je ne vois point mes
freres ?

Où , leur présence manque à de si doux transports.

SALMONE.

O mon fils !

AZ A E L.

Achevez.

SALMONE.

Tous tes freres sont morts.

AZ A E L.

Grand Dieu !

SALMONE.

Dans les tourmens, ils ont perdu la vie :

AZAE L.

Par quel ordre cruel, leur est-elle ravie ?

SALMONE.

A l'envi chacun d'eux a soutenu sa foi ;

Et n'a pû, d'Israël abandonner la Loi.

AZAE L.

Ainsi donc leur trépas consacre leur mémoire :

Juste Ciel ! que ne puis-je en partager la gloire ?

SALMONE.

Quoi ! mon fils, sur leurs pas, sans craindre de souffrir ;

A la main des Bourreaux tu te pourrois offrir ?

Et leur exemple, en toi, ne trouvant point d'obstacle,

Donneroit à ta mere un si touchant spectacle ?

Trop plein d'un si beau sang, & d'un nom si fameux,

Le dernier de mes fils voudroit mourir comme eux ?

Et de tant de Héros offrant tout ce qui reste

AZAE L.

Ah que me dites-vous ? quelle pitié funeste,

Des pleurs si dangereux veulent-ils m'arracher ?

Dans tes sentiers, grand Dieu, toujours prêt à mar-
cher,

Le zèle de ta Loi me conduit, & me presse.

SALMONE.

O mon fils ! tes transports me comblent d'allegrésie,

Voilà ce que mes vœux ont demandé pour toi.

ANTIOCHUS.

Dieux !

SALMONE.

Le bucher est prêt, viens mourir avec moi.

Et bravant du Tyran la cruelle puissance.....

ANTIOCHUS.

Perfide, arrête.

AZAE L.

Allons affronter sa vengeance :

T iij.

Demeure , & reconnois toi-même Antiochus :

A Z A E L.

Antiochus ?

SALMONE.

C'est lui.

A Z A E L.

Dans mes sens éperdus ;

La nature a parlé. Ses oracles sinceres
Me presentoient en toi l'assassin de mes freres.

A N T I O C H U S.

Apprens, du moins, apprens à respecter ton Roi.

A Z A E L.

Mon Roi ! qu'entens-je ? ô Ciel ! crois-tu regner
sur moi ,

Barbare ? prétens-tu régler ma destinée ?

J'obéis à la Loi par l'Éternel donnée.

Prêt à rendre à son nom tout ce que je lui dois ,

A souffrir , à mourir , en défendant ses droits ,

Heureux d'unir ma peine , aux tourmens de mes freres ,

D'arroser de mon sang des dépouilles si cheres !

Mais où suis-je ? ton sort se découvre à mes yeux.

Roi cruel ! je te vois à toi-même odieux ,

Confesser dans le cours d'un trouble épouvantable ,

Que le Dieu d'Israël est le Dieu veritable.

Il t'a mis dans le rang de ceux qu'il a proscrits ,

Et sa misericorde est sourde à tous tes cris.

Je vois dans les douleurs ton corps couvert de playes.

Mais tu pâlis , barbare , & déjà tu t'effrayes.

Ta lâcheté se montre à ton indigne effroi ,

Qui vécut en Tyran , ne peut mourir en Roi.

A N T I O C H U S.

De tous côtez en butte à tant de violence ,

Est-ce que je ne puis rompre un honteux silence ?

Lâche & cruel amour , c'est trop me retenir.

SALMONE.

'Ah ! c'est trop en effet tarder à nous punir.
 Qu'attens-tu donc ? poursuis tes desseins sanguinaires.
 Notre mort d'Israël va finir les misères,
 Elle éteindra les feux qu'allume ton courroux,
 Barbare, & ce sera le dernier de tes coups.
 Le juste dans ses maux toujours se glorifie :
 Dieu devient son soutien. Il tue & vivifie.
 Il reproduit des jours dans ses Decrets cachez.
 Et ranime la cendre & les os dessechez.
 D'Abraham dans sa gloire il suscite la race.
 Vous, qui de vos vertus laissez ici la trace,
 Que sous les yeux de Dieu dans mes flancs j'ai portez ;
 Et dans mes bras pressans par moi-même allaitez,
 O mes fils ! rendez-moi le prix de mes tendresses.
 Si la chair & l'esprit souffrent quelques foibleses,
 Au milieu des tourmens soutenez notre foi,
 Et que nos Bourreaux seuls en pâlisent d'effroi.

ANTIOCHUS.

'Ah ! sans plus différer, ôtez-les de ma vûe.
 Qu'ils subissent la peine enfin qui leur est dûe ;
 Et qu'aux flammes en proye, au glaive abandonnez ;
 Leur mort serve d'exemple aux siecles étonnez.

SALMONE.

Dans le sein de Dieu-même assurez de revivre,
 Allons, mon fils, allons.

AZAE L.

Je brûle de vous suivre.

SALMONE.

C'est toi qui me soutiens par un si beau transport.

AZAE L.

C'est à vous que je dois & ma vie & ma mort.

SCÈNE IV.

ANTIOCHUS *seul.*

AH! peu s'en faut qu'en eux moi-même je n'envie
 Cette gloire attachée au mépris de la vie,
 Où la vertu sans doute épuise son pouvoir,
 Et que soutient peut-être un légitime espoir.

SCÈNE V.

ANTIOCHUS, ALCIME.

ALCIME.

Tout est perdu, Seigneur, & dans ses murs So-
 lyme
 Rejoint avec Asaph les mutins & Phostime.

ANTIOCHUS.

Phostime ?

ALCIME

L'Ennemi grossit à chaque pas ;
 Et de son sein la terre enfante des soldats.
 Jusqu'en ces lieux, répond une secrète issue ;
 D'où l'on tient que jadis contre la foi reçue,
 Nos bataillons entrez par cent détours obscurs,
 Chassèrent les Vainqueurs loin de ces mêmes murs.
 C'est en vain qu'opposant vos troupes les plus fières ;
 Ménélaius s'avance, & défend les barrières,
 Au dedans des remparts lui-même enveloppé,
 De mille coups mortels vient de tomber frappé.
 Et le peuple déjà menaçant vos Cohortes,
 De ce Palais, en foule, environne les portes,
 Le trépas de Salmone & de son dernier fils

Eleve jusqu'au Ciel sa douleur & ses cris.
 Par tout dans tous les yeux sa fureur est empreinte.
 Comme il est sans espoir, il se montre sans crainte.

ANTIOCHUS.

Viens, suis-moi, cher Alcime. A ces peuples vaincus,
 Pour les dissiper tous, montrons Antiochus.
 De Phostime en ces lieux faisons tomber la tête :
 Par lui le châtement doit commencer....

S C E N E V I.

ANTIOCHUS , ZORAIDE , ALCIME ;
 PHOEDIME.

ZORAIDE.

Arête.

Tremble toi-même , il est aux portes du Palais ,
 Et s'avance vers toi pour punir tes forfaits.
 Voilà ton espérance & ta gloire tombées.
 Tu vas voir le Vengeur du sang des Machabées.
 Des grands Asmonéens , dans la nuit du tombeau ;
 Par toi descend la race , & leur destin si beau.
 Pere , époux , tout périt par tes feux , par tes armes.
 Leur mort en liberté laisse du moins mes larmes.
 Mon cœur peut à son gré déplorer nos malheurs ,
 Et te faire un tourment de mes propres douleurs.
 Et toi qui par tes loix renouvellant la terre ,
 Sur le Mont Sinai fis gronder ton tonnerre ,
 Fais-le tomber sur qui les osa mépriser.
 De tes feux à son tour tu le dois embraser.
 Aux pieds de tes Autels sa main qui nous opprime
 A voulu faire aux Juifs un tombeau de Solyme.
 Puisse plutôt en lui rappelant tous ses droits ,

Ta justice à jamais épouventer les Rois.
Par son exemple affreux , que l'impie.....

ANTIOCHUS.

Ah ! Madame ;

D'un courroux si cruel n'accablez plus mon ame.
Je cede , & de vos maux mon cœur est pénétré.
Dans ce cœur attendri le remords est entré.
Mais Ciel ! à chaque instant ma terreur se redouble.
Quelle affreuse douleur s'est mêlée à mon trouble ?
A quels tourmens secrets cedent tous mes efforts ?
Quelle vapeur brulante occupe tout mon corps !
Mais quoi ! sur le bucher je vois Salmone encore ?
Dieux ! le feu la respecte , & c'est moi qu'il dévore.
De ses jeunes enfans déjà l'effain nombreux
S'éleve dans le Ciel qui s'entr'ouvre pour eux.

ZORAIDE.

Dieu puissant !

ANTIOCHUS.

Ah ! parlez. Que faut-il que je fasse ?

D'Israël même encor je puis changer la face.
Ma main va relever vos Autels abattus.
Que ne pourrai-je point aidé de vos vertus ?
Trop heureux de tenter un effort qui vous plaise.
Mais par vos soins sur tout que votre Dieu s'appaise.
Qu'à bon droit devant lui les Rois humiliez
Adorent sa puissance & tremblent à ses pieds.
Son courroux quand il veut peut les réduire en pou-
dre.
Mais quoi ! de tous côtez , j'entends gronder la
foudre.



SCENE VII.

ANTIOCHUS, ZORAIDE, PHOEDIME;
ALCIME, ACHAS, Gardes.

A CHAS.

Venez, Seigneur, venez, & quittons ces climats.

Le Juif triomphe ici. Cependant vos soldats,
Pour conserver un Roi que la Syrie adore,
Au travers des périls se feront jour encore :
Je vous réponds pour eux d'un invincible effort.
Marchons.

ANTIOCHUS.

Il n'est pour moi d'espoir que dans la mort!
Où me réduit l'éclat de ton pouvoir immense?
Grand Dieu ! sans l'espérer j'implore ta clémence.

SCENE VIII.

ZORAIDE *seule.*

Seigneur, dans tes desseins, que peuvent devant
toi
Ceux dont l'orgueil impie ose attaquer ta loi?
C'est pour leur châtement que leur courroux s'en-
flâme.
Mais que vois-je? grand Dieu!

SCENE IX. ET DERNIERE.

ZORAIDE, PHOSTIME.
Suite de Phostime.

PHOSTIME.

Venez, venez, Madame,
Des armes d'Israël le succès glorieux,
Contraint Antiochus d'abandonner ces lieux.
Le trouble, la terreur le suit dans sa retraite.
Vous sçavez ses progrès; plus prompte est sa dé-
faite.

De leurs saints ornemens vos Autels dépouillez,
De l'aspect du Tyran ne seront plus souillez.
Vos Lévités sacrez ont calmé leurs allarmes;
Et le Temple est ouvert à vos vœux, à vos larmes:
Venez; & sans tarder, y conduisant vos pas,
J'y veux rendre avec vous grace au Dieu des com-
bats.

ZORAIDE.

Seigneur, dans les vrais biens que sa main nous
dispense,
Puisse votre vertu trouver sa récompense!

F I N.